

TISS

Secrets Déterrés

I

Célia K.

Célia Keller était une jeune femme plutôt épanouie. Elle était avachie dans son canapé en train de regarder une nouvelle série. Elle faisait toujours ça lorsqu'elle était de repos. Elle allait se dépenser en faisant un footing si le temps le permettait et ensuite, elle se transformait en larve. Il ne lui manquait que le pot de pop-corn mais elle détestait le maïs soufflé. Aujourd'hui, il faisait un temps à hiberner, il pleuvait et ventait sur la capitale. Elle n'avait absolument pas envie de sortir.

À vingt-sept ans, il lui manquait juste un petit ami et... ses parents. Elle était orpheline. Ses deux parents étaient policiers, tout comme elle. Son père s'était suicidé, il y a de ça cinq ans. Il ne supportait plus l'absence de sa femme, décédée quelques années plus tôt. Il avait mis fin à ses jours en se mettant une balle dans la tête. Sa mère, policière de renom, avait été tuée, assassinée, il y a dix-sept ans. Elle n'avait que dix ans et à ce moment-là, elle ne connaissait pas la notion d'assassinat. Elle, ce qu'elle voyait, c'était que sa mère n'était plus là, qu'elle était « partie rejoindre les anges ».

Ses deux parents étaient policiers dans la ville de Lyon, elle voulait continuer dans la même lignée. Non pas pour prouver à ses parents qu'elle pouvait aussi le faire, mais surtout pour se rapprocher d'eux et notamment de sa mère décédée trop tôt. Elle n'avait pas profité de sa mère, elle n'avait jamais pu lui dire à quel point elle lui manquait, surtout lorsqu'elle était encore une enfant.

À cette période-là, il y avait toujours son frère pour l'embêter, ils se chamaillaient. Aujourd'hui encore, ils étaient toujours en désaccord mais ils ne se chamaillaient plus. Ils avaient grandi, mûri depuis. En fait, ils n'avaient pas géré de la même manière la mort de leur mère puis le suicide de leur père.

Célia était en colère et se sentait responsable du suicide de leur père. Elle essayait de dissimuler sa rage intérieure, ou du moins la contenir. Elle pensait que si elle avait été un peu plus présente, peut-être que rien ne se serait passé. Alors que Théo, son frère, était plus fataliste, plus introverti. Tout comme pour la mort de sa mère. Elle avait été assassinée, il y avait eu une enquête dont le suspect principal avait été tué. Pour lui, la boucle était bouclée. En revanche, pour Célia, ce n'était pas le cas. Elle avait décidé de faire des recherches sur la mort de sa mère et avait découvert qu'il y avait beaucoup de zones d'ombre, qui restaient inexplicables. Elle en avait parlé à son frère mais celui-ci lui avait rétorqué qu'elle faisait ça uniquement pour se rattacher à sa mère qui lui avait été enlevée, mais elle était morte et elle n'allait pas revenir. La discussion avait été assez vive. Les rapports avec son frère avaient toujours été tendus mais cette conversation avait été un peu trop animée. Leurs paroles à l'un et l'autre ne visaient qu'à se blesser mutuellement. Concernant la mort de leur père, il y avait eu une enquête concluant à son suicide. Mais Célia pensait à un meurtre maquillé en suicide.

Depuis, il avait fait ses études à l'étranger et il vivait maintenant en Suède. Visiblement, il s'y plaisait, il avait une bonne situation et avait trouvé une femme avec qui il s'était marié. Sa vie était maintenant loin de la seule famille qui lui restait. Il n'était pas dans les délires de sa sœur qui pensait que leur père ne s'était pas réellement suicidé et que leur mère avait été tuée dans des circonstances encore sombres. Pour lui, ses parents étaient morts et rien, ni personne ne les ferait revenir.

Si son frère n'était plus d'aucun soutien, elle pouvait néanmoins compter sur ses « tantes » et « cousins, cousines ». Elle n'avait aucun lien de parenté avec eux mais Laura Fournier et MarieLine Dupuys étaient des amies de Laëtitia, sa mère, et elles se voyaient très régulièrement. Laura, Marie-Line et Laëtitia étaient des amies au lycée, les années les avaient séparées puis réunies et depuis, elles ne s'étaient jamais quittées, même après la mort de Laëtitia.

Célia avait des liens très particuliers avec Laura et sa fille Alicia, elle les considérait respectivement comme une seconde mère et comme une sœur, une sœur jumelle. Elles étaient d'ailleurs nées le même jour. Tout comme Amélie, la fille de Marie-Line. Les Dupuys étaient restés sur Lyon, alors que Célia, Alicia et Laura avaient migré à Paris.

Parfois, Célia s'imaginait que Laura lui cachait des choses sur la mort de sa mère. Plus d'une fois, elle avait essayé de la questionner pour tenter de résoudre les mystères qui entouraient la mort de Laëtitia. Elle ne savait pas si Laura se mettait sur la défensive ou si elle ne savait absolument rien. À des moments, elle s'effrayait toute seule de soupçonner tout le monde. Elle avait même questionné les anciens collègues de ses parents, Savelli et Dulantzi. Il y avait beaucoup trop de zones d'ombre pour qu'elle puisse fermer les yeux. C'était sa mère ! On l'avait privé de sa mère !

Elle était toujours célibataire, sa vie amoureuse était un véritable fiasco. Elle avait quelques aventures mais rien de très sérieux. Récemment, elle s'était accrochée à un homme mais celui-ci n'était pas sur la même longueur d'onde. La rupture avait été douloureuse pendant quelques semaines mais Célia avait relativisé et elle était passée à autre chose. Son travail et ses recherches sur la mort de sa mère l'avaient bien aidée.

Laura Fournier, cinquante sept ans, mère de trois enfants, aurait pu être heureuse mais la vie ne lui avait pas fait de cadeau. Veuve depuis près de six ans, elle avait dû gérer son deuil, l'enterrement de son mari Romain et ses trois enfants adolescents. Alicia avait vingt et un ans à l'époque et était en études de médecine. Les garçons avaient été plus difficiles à gérer, ils étaient en pleine révolte, dans la crise d'adolescence. Ils n'avaient pas été tendres, des bêtises en veux-tu en voilà. Ils se bagarraient avec leurs camarades

de classe, ils séchaient les cours, ils avaient même testé l'ecstasy et le cannabis. Heureusement que cette période était terminée.

Alicia, son aînée, était devenue médecin légiste et travaillait sur Paris. Loïc qui avait maintenant vingt quatre ans s'était engagé dans l'armée de terre. En ce moment, il était en mission au Tchad. Laura n'aimait pas qu'il soit militaire mais il l'avait choisi. Elle espérait ne jamais recevoir la visite d'un militaire gradé qui allait lui apprendre la mort de son fils. Elle ne voulait pas que son fils risque sa vie dans des pays dangereux, même pour les couleurs de la France. À cause de ce métier, elle ne le voyait que très rarement, seulement lors de ses permissions bien trop rares à son goût. Et puis, il y avait son petit dernier, son petit « chouchou ». Damien, tout juste vingt deux ans. Il était à Glasgow en Écosse pour ses études de commerce international.

Son départ avait été l'une des raisons pour suivre sa fille et Célia à Paris. Lyonnaise depuis quelques dizaines d'années, elle en avait profité pour changer d'air. Lyon lui rappelait le passé, un douloureux passé. Sa meilleure amie Laëtitia Keller avait été tuée, son mari Romain était décédé et Fabien s'était donné la mort. Elle se sentait coupable, elle aurait dû le soutenir, elle aurait dû faire quelque chose mais elle n'avait rien dit, rien fait. Pourtant, elle voyait bien que Fabien était sur une mauvaise pente et le pire, c'était qu'il s'était mis à boire. Il était devenu alcoolique et sûrement lors d'une phase dépressive, il s'était mis une arme sur la tempe et avait franchi le pas en appuyant sur la détente.

Paris allait être un nouveau départ et elle pouvait veiller sur ses deux filles, Alicia et Célia. Depuis la mort de ses parents et surtout de sa mère, Laura considérait Célia comme sa fille. Malheureusement, Célia avait choisi la police et Laura n'aimait pas ça. Tous les policiers dont elle avait été proche étaient entre quatre planches. Laëtitia, Romain, Fabien. Il ne faisait pas bon d'être policier. Elle ne pouvait rien faire pour la protéger, c'est pour ça qu'elle avait demandé à Agathe Leiva-Marcon, une amie de Laëtitia,

de veiller sur Célia. Elle, elle était policière, commandant de police et elle avait de meilleures relations afin de protéger Célia.

Laura n'était qu'une mère et discuter avec Célia n'aurait rien changé, bien au contraire, celle-ci la suspectait même de lui cacher des choses sur la mort de sa mère. Cela étant dit, Célia était douée et elle avait vu juste, elle lui cachait effectivement la vérité sur la mort de sa mère. Mais c'était pour son bien parce que la vérité était effroyable et avait bousillé pas mal de vies. Célia n'allait pas s'en remettre si elle savait la vérité. Il fallait que ça s'arrête, Laëtitia puis Fabien et peut-être même son mari. Laëtitia avait été tuée, Fabien s'était suicidé ou on l'avait peut-être aidé à se suicider et son mari était mort en service mais peut-être qu'il s'était passé autre chose. Tout comme pour Laëtitia, la réalité ne collait pas avec la version officielle.

Laura n'allait pas remuer ciel et terre pour trouver la vérité et faire la lumière sur cette affaire. Ça ne lui rendrait pas Laëtitia, ni son mari, ni Fabien. Elle laissait cette tâche à Agathe. Elle ne la connaissait pas vraiment mais elle ne l'aimait pas. C'était une amie de Laëtitia, une amie dont personne n'avait entendu parler, même pas son mari. En fait, pour être honnête, elle en était jalouse. Laëtitia devait sûrement lui confier plein de choses, choses dont Laëtitia n'était jamais venue se confier à elle, ni à Marie-Line. Pourtant, elles étaient amies. Et c'était à cause d'Agathe que la vérité sur la mort de Laëtitia avait éclatée au sein de la famille. Elle aurait préféré ne rien savoir et rester dans l'ignorance. Peut-être que Fabien et son mari seraient encore vivants. Peut-être...

Célia se rendait régulièrement au stand de tir, elle aimait cette odeur de poudre. Parfois, lorsqu'elle se concentrait pour son tir, elle se voyait en retrait et pouvait observer au ralenti la projection de la douille rejetée par l'arme. Elle aimait cet exercice, ça lui permettait de se défouler sur une cible en papier.

Elle aimait les différents tirs, tir de précision, tir de réflexe ; chaque exercice de tir permettait d'avoir certaines qualités. Il fallait de la concentration, de la précision, faire le vide et se détendre. Lors des tirs de réflexe, il fallait être précise et rapide, il n'y avait pas le temps de viser ; généralement ces tirs se faisaient entre cinq et dix mètres. Pour les tirs de précision, ça commençait à dix mètres, ensuite vingt et ça augmentait au fur et à mesure. Elle pouvait tirer d'une main, des deux mains, de la main faible.

Avec le Sig Sauer dont était équipée la police, le tir de précision se compose de l'alignement et du placement des organes de visée de l'arme. L'alignement est la mise en concordance des organes de visée avant et arrière, ils doivent être mis à la même hauteur et à hauteur des yeux. Le placement des organes de visée est le positionnement de l'alignement par rapport à la cible. L'alignement est plus important que le placement des organes de visée. Comme il est impossible de maintenir l'arme parfaitement immobile, le tireur doit appuyer sur la détente en gardant les organes de visée sur le centre de la cible. Ce mouvement naturel de l'arme est la zone de tremblement. Le tireur doit s'efforcer de contrôler la zone de tremblement avec une respiration convenable, la pression sur la détente, le positionnement et la saisie de l'arme.

L'alignement des organes de visée est primordial, une erreur d'alignement de deux millimètres entraîne un décalage de la balle de trente huit centimètres en cible à vingt-cinq mètres. L'erreur de deux millimètres est amplifiée cent-cinquante fois à vingt-cinq mètres. Le tireur doit apprendre à couper sa respiration à tout moment durant son cycle respiratoire s'il veut être précis dans ses tirs. Le tireur doit bloquer sa respiration lors de la pause naturelle ayant lieu entre l'inspiration et l'expiration.

La plus grande expérience que Célia avait connue pour le tir était avec le fusil de sniper. Elle était à plus de cent-cinquante mètres, elle ne pensait pas atteindre sa cible mais lorsqu'elle se positionna pour regarder dans la lunette. La cible était nette et elle n'avait plus qu'à réguler sa respiration pour tirer et avoir sa cible. Sans trop de

difficultés, elle avait réussi à toucher sa cible, là où elle voulait. Avec un fusil de précision et un matériel adéquat, la distance importait peu sauf au-delà de trois-cents mètres.

Elle n'avait jamais tiré sur une personne réelle en la visant. Lors d'une opération, elle avait fait usage de son arme mais c'était pour tirer dans le tas, un tir de réponse, de défense. Elle n'avait jamais visé une personne ni tiré dessus volontairement. Puisque lors des fusillades, les policiers ne s'attardent pas sur une personne, ils ne visent pas non plus, ils ripostent.

Dans le feu de l'action, il est impossible de prendre le temps de braquer une seule personne et de lui tirer dessus. Ce serait trop dangereux car le policier serait à découvert pendant plusieurs secondes, précieuses pour viser, au risque de recevoir une balle.

Elle avait des passions bien particulières comme la boxe, le self-défense et donc le tir. Des passions pas si anodines que ça, lui permettant de se perfectionner pour son travail. Et puis, même si elle ne le reconnaissait pas, elle avait parfois besoin d'évacuer toute la violence qu'elle avait en elle, sa rage intérieure.

En revanche, Célia voulait toujours garder sa féminité quoi qu'il arrive, ce n'était pas parce qu'elle faisait un métier d'homme qu'elle ne devait pas prendre soin d'elle. Elle aimait bien se parfumer et se maquiller légèrement. Même quand elle boxait, elle avait sa touche de féminité qui ressortait, une mèche rebelle transpirante qui la rendait hyper sexy.

La police était un métier d'homme bien qu'elle se féminisait de plus en plus. Malgré tout, une femme devait prouver qu'elle avait les compétences nécessaires alors que les hommes n'avaient pas besoin de prouver quoi que ce soit. C'était pratiquement un acquis, ils étaient faits pour être sur le terrain et risquer leur vie.

Elle avait appris à dissimuler toute forme de sensibilité pour ne pas dévoiler ses faiblesses. Un policier se doit d'être fort,

mentalement ; il est le dernier rempart, celui qui voit toute la misère du monde. Il prend en pleine tête toutes les inégalités du système, les injustices, la haine des jeunes dans les cités, la détresse des femmes battues, la colère des proches de victime.

C'était un métier dur et il était vrai qu'un certain nombre de collègues policiers masculins aimaient le rendre plus dur pour les femmes. Évoluant encore dans un milieu extrêmement machiste et misogyne, Célia Keller avait dû se frayer un chemin, prouvant à maintes reprises qu'elle avait toute sa place au sein de la police et au sein de l'équipe. Peut-être aussi qu'elle se mettait la pression toute seule, prouver qu'elle n'avait besoin de personne, et encore moins de la réputation de sa mère défunte.

Elle ne pourrait jamais jouer les gros bras, elle ne pouvait pas être crédible, en revanche mettre une raclée lors d'une interpellation plus ou moins basique, elle en était capable. Ça ne la dérangeait pas d'entendre un os craquer par son action pour maîtriser le gars.

Elle s'épanouissait dans son service, à la BRB (Brigade de Répression du Banditisme). Elle était dans la deuxième section, spécialisée dans les VMA (Vols à Mains Armées), la traque des braqueurs. Elle avait toujours été attirée par les enquêtes criminelles, depuis sa scolarité d'officier de police. Elle rêvait d'atterrir à la Criminelle, ce serait un aboutissement mais c'était le service du commissaire Zimmer. Elle savait que sous l'ère de Zimmer, aucune femme n'avait passé les sélections. C'était arrivé plusieurs fois que des officiers féminins posent un recours au tribunal administratif. Mais à chaque fois, le dossier avait été classé sans suite. Zimmer avait des appuis hauts placés et depuis, il n'était plus convoqué au tribunal. Cela faisait partie du personnage. Parfois, il s'en amusait d'être cynique envers les femmes, juste pour garder sa réputation intacte.

Célia avait plusieurs fois posé sa candidature pour intégrer la Criminelle. Même si elle savait que c'était voué à l'échec, elle tentait

sa chance à chaque fois qu'elle le pouvait. Et bien entendu, sa demande était retournée avec un mot inscrit en rouge par un tampon encreur « Refus » et un petit commentaire griffonné et laconique : « Pas le profil type recherché ».

Célia se demandait si c'était réellement son écriture, s'il avait lu son dossier avant d'inscrire ses mots dénués de sens. Puisqu'elle avait le profil type et un dossier béton. Elle allait persévérer, même si elle n'y croyait plus, elle postulerait encore.

C'était assez frustrant qu'un commissaire misogyne la rejette simplement parce qu'elle était une femme. Cela lui avait traversé l'esprit de le rencontrer et de lui dire entre quatre yeux ce qu'elle avait sur le cœur. Mais c'était le meilleur moyen de se faire griller et d'être rayée définitivement de la liste, si toutefois, il y avait une liste. Elle avait tenté une nouvelle fois, espérant que ce soit la bonne, sinon elle recommencerait, encore et encore, et encore...

Cette fois, incroyable, elle allait avoir un entretien avec le commissaire Zimmer. Elle ne savait pas quoi en penser. Était-ce une mise en scène ou avait-il vraiment lu son dossier ? Est-ce que c'était une manœuvre pour calmer le jeu ou allait-il vraiment prendre une femme ?

Une multitude de questions lui passait par la tête, des moments de doute, allait-elle réussir ? Elle était poussée par ses coéquipiers bien qu'ils auraient aimé qu'elle reste. Le groupe Crim' était un service prestigieux. Il lui restait encore une grande marche à surmonter, l'entretien avec le commissaire et ce n'était pas n'importe quel commissaire. Sa réputation le précédait, c'était une légende. Un peu comme sa mère, jadis. De plus, ils se connaissaient, ils avaient été dans la même promotion d'officiers. Elle devait prouver qu'elle pouvait avoir sa place dans l'équipe. Elle devait se parer des différents sujets sensibles, la réputation de sa mère et le fait qu'elle soit une femme. Concernant la misogynie du commissaire Zimmer, elle devait se contenir, il ne fallait pas s'emporter. Ce n'était pas la première fois qu'elle passait un entretien, être soi-même, ne pas

mentir et essayer autant que possible de diriger l'entretien, ne pas se mettre la pression.

Le commissaire Zimmer avait certes des appuis bien placés obtenus grâce à sa prestigieuse carrière, ayant dirigé un grand nombre de services dont notamment le GIPN, le renseignement. Il était intouchable, même devant les tribunaux.

Zimmer avait la réputation de couvrir son personnel mais il agissait selon ses propres principes et était intransigeant sur les règles qu'il avait fixées. Celles-ci étaient connues de tous et clairement spécifiées lors de l'entretien. Quiconque voulait intégrer son équipe devait avoir un entretien individuel avec le chef de service Zimmer. Il était le seul à décider, il en avait rejeté plus d'un parce qu'il n'avait pas la même vision. Même si le policier avait un très bon dossier, si le feeling ne passait pas, ça ne passait pas.

Approchant la soixantaine, Zimmer commençait à gérer sa retraite puisqu'en dehors de son travail, il n'avait aucune passion, ni femme, ni enfant, seulement un chien. De plus en plus, il s'occupait de l'aspect administratif et relationnel et il déléguait les enquêtes à son bras droit, le capitaine Etienne Kerslin. En ce moment, il devait s'occuper du recrutement d'un enquêteur.

Zimmer rejetait systématiquement les candidatures féminines au poste d'enquêteur à la Criminelle. Il n'était pas misogyne, ni machiste, puisqu'il connaissait des enquêtrices hors pairs mais il connaissait surtout son équipe. Et mettre un élément féminin au centre de son groupe était le meilleur moyen de mettre une mauvaise ambiance. Le lieutenant Vercoutre était connu pour séduire et avoir mis dans son lit plusieurs collègues féminines. Parfois, les problèmes de cœur envahissaient le service. Quant au brigadier Pitchek, bien que celui-ci ait eu des relations avec quelques collègues féminines par le passé, rien n'avait transpiré dans le travail. Néanmoins, Zimmer avait toujours peur qu'une collègue féminine couche avec l'un puis avec l'autre et il redoutait l'ambiance froide ou électrique

crée par cette situation. Il craignait l'infraction à ses règles : pas de sentiments amoureux, ni sexuels entre collègues. Il avait établi des règles comme l'agent spécial Gibbs dans NCIS, notamment celle ne pas coucher avec son ou sa partenaire.

Quand le dossier de Célia Keller était passé sous ses yeux, il avait failli le rejeter immédiatement, sans connaître le dossier. D'ailleurs, il l'avait fait mais culpabilisait. Il trouvait ça ridicule et il devait lui laisser une chance.

Il parcourut alors son dossier. Une scolarité d'officier excellente, ses formateurs avaient mis des appréciations plus qu'élogieuses, elle avait fait une spécialité dans la criminologie et l'art de l'interrogatoire. Elle avait le profil type d'un enquêteur à la Criminelle, sûrement la plus douée dans l'équipe s'il la prenait. Il savait tout sur elle, son dossier, ses loisirs, ses défauts, bien entendu ses qualités, sa vie privée, ses habitudes. En lisant, il était convaincu qu'une vision féminine ne pouvait pas faire de mal. Il était étonné mais il était indécis. Il devait l'avoir dans son équipe, c'était indéniable, presque une évidence. Il était tiraillé par deux sentiments : passer l'intérêt du service avant la relation intra-service ou bien le contraire ?

Keller avait le profil type, l'élément idéal que tout chef de groupe voudrait avoir et puis elle était aussi la fille de Laëtitia. C'était une des raisons qui l'avait fait culpabiliser de ne pas lire son dossier. Il devait bien ça à Laëtitia, laisser une chance à sa fille d'autant plus qu'elle semblait douée. Il regrettait la fin tragique qu'avait connue son amie Laëtitia. Il n'aimait pas choyer les recrues mais le cas de Keller était spécial. Il était prêt à sacrifier un membre de son équipe et à l'intégrer dans son groupe. Il avait fait l'école d'officier avec Laëtitia Keller et ils étaient amis, ils étaient toute une bande, Ziani, Leiva-Marcon, Keller et lui.

Il lui restait tout de même à passer l'entretien et il allait tout faire pour pouvoir prendre une décision facile. Il devait trouver une excuse pour ne pas la prendre. Enfin, il ne savait pas quoi faire pour trancher sur son cas. Mais d'un côté, mettre un élément féminin dans

l'équipe avec le lieutenant Vercoutre, séducteur dans l'âme, c'était sûr qu'il allait craquer sur elle. Et si Keller le rejetait, il n'imaginait pas l'ambiance au sein du groupe. Parce que Vercoutre était assez sarcastique lorsque les femmes avaient le malheur de le repousser. Il leur faisait vivre un enfer en leur donnant des tâches réductrices telles que le courrier, les photocopies, les archives... Il se vengeait comme il pouvait.

Cela dit, au vu de son dossier, Célia Keller n'allait semble-t-il pas se laisser faire et peut-être que cela pourrait lui permettre de le virer. Zimmer le supportait de moins en moins et il n'avait qu'une envie, le dégager de son équipe. Mais en ce moment, ils étaient en sous effectif et il ne pouvait pas se permettre de le congédier.

Lors de son entretien avec Keller, Zimmer chercha la petite bête pour trouver la moindre excuse pour la dégager. Mais, même poussée dans ses retranchements, l'attitude de Keller lui plaisait, peut-être qu'il y avait aussi les gênes de sa mère. L'accepter était une sage décision permettant d'engager un très bon élément et de la protéger. La refuser était aussi une forme de protection. Il ne savait vraiment plus quoi penser, c'était un choix cornélien mais au final, il avait tranché, elle devait être dans son équipe.

Une fois Célia Keller partie de son bureau, il se souvint de la belle époque, de l'école des officiers avec son binôme, l'énigmatique et charismatique corse, Ziani. Celui-ci avait tenté plusieurs fois de séduire Laëtitia Keller mais en vain. Il avait tout fait pour être dans le même groupe qu'elle pour les stages, se sacrifiant. Les homicides, ce n'était pas pour lui. Même s'il aimait la façon de procéder, la traque du meurtrier, son organisme disait non. À chaque scène de crime, il vomissait.

Nostalgique, Zimmer sortit un verre et sa bouteille fétiche. Il avait un petit faible pour la Tequila, il en avait goûté, de toutes

marques et avait choisi sa préférée, son cœur avait chaviré pour du José Cuervo. Il ne disait pas que c'était la meilleure Tequila, simplement sa meilleure. À chaque gorgée de Tequila, il rendait hommage à Laëtitia Keller. Il y avait eu plusieurs hommages... Mais quoi qu'il arrivait, s'il buvait, – peu importe la raison pour laquelle il avait décidé de sortir sa bouteille fétiche – la première gorgée était pour Keller. Elle qui aimait la Tequila. Le nombre de litres qu'ils avaient descendus...

Zimmer aurait pu tenter sa chance avec Keller mais il était trop préoccupé à se moquer de Ziani qui se prenait râteau après râteau par Laëtitia. Peut-être que s'il avait compris plus tôt qu'il en était amoureux, il n'y aurait peut-être pas eu toute cette tragédie.

Maintenant qu'il avait accepté Célia dans son équipe, il regrettait déjà sa décision. Il avait la plus grosse tâche à accomplir, celle de protéger la chair de Laëtitia Keller. Mais ça n'allait pas être une mince affaire. Célia était obstinée comme sa mère, peut-être même pire. Elle ressemblait à sa mère, son attitude, ses attraits. Il était en train de violer une de ses fichues règles à la noix. Même s'il n'entamait aucune relation ou flirt avec Célia, et qu'il ne pensait pas à ça, il s'était lié à Keller. Il avait de l'affection pour elle.

Célia était revenue de son entretien énervée et frustrée. C'était un véritable désastre, à tel point qu'elle pensait être rayée de cette maison si particulière qu'était le 36. Ça avait été un calvaire, inconsciemment, elle avait dévoilé ses faiblesses et le commissaire Zimmer s'était engouffré dans la brèche pour la pousser à bout. Chose qu'il avait faite à merveille. Elle aurait aimé tout contrôler, gérer cet entretien, ne pas se sentir faillir face à des questions auxquelles elle avait maintes et maintes fois répondu. Elle s'était sentie vulnérable, fragile, loin de l'image qu'elle voulait refléter auprès de son ex-futur supérieur.

Elle s'était directement rendue au club Full Contact Gym Club afin de taper dans le sac et déverser toute sa haine contre elle et lui. Une fois qu'elle eut versé toute sa rage, elle analysa l'entretien passé. Elle avait eu beau imaginer tous les scénarii possibles, le commissaire Zimmer avait, de façon inattendue, posé beaucoup de questions sur sa mère, pourtant un sujet qu'elle avait maîtrisé dans les entretiens précédents. Ce qui la perturbait après réflexion était que si elle était prise dans l'équipe, n'était-ce pas parce qu'elle était la fille de Laëtitia Keller ? Elle essaya d'enlever cette idée de sa tête mais le doute s'était immiscé. Elle ne voulait pas qu'on la favorise parce que son nom de famille était connu.

Elle s'en voulait d'avoir raté aussi lamentablement son entretien et elle pensait attendre plusieurs mois voire des années pour postuler au même poste afin que Zimmer oublie sa pâle prestation. Elle s'était grillée, qu'allait-elle dire à ses collègues ? Qu'elle avait été nulle ? Qu'elle s'était laissé impressionner. Pourquoi avait-elle été destabilisée ? Ce n'était qu'un commissaire, un potentiel chef de service. Certes, pas n'importe quel chef de service mais c'était un homme, rien de plus commun, et c'était comme si elle était devenue une petite fille.

Alicia, sa cousine, l'avait appelée. Elle ne voulait pas répondre mais de toute façon, elle pouvait déjà se préparer à dire qu'elle avait raté l'entretien.

– Alors ? Comment ça s'est passé ?

– Pfff, j'ai été nulle, complètement nulle. J'ai perdu mes moyens. C'est mort, je ne serai jamais à la Crim'.

– Ne dis pas ça. Tu l'as peut-être raté cette fois-ci mais tu reviendras plus forte, j'en suis sûre. Étape par étape, tu es déjà passée du stade du jetage de dossier d'office au stade entretien. C'est déjà pas mal...

– Oui, c'est vrai mais j'espérais faire une meilleure prestation. Ah, attends, j'ai un double appel. À plus tard.

C'était le secrétariat du groupe Crim' pour savoir ses disponibilités pour convenir d'un rendez-vous. Elle essaya de savoir pourquoi, si c'était pour valider sa candidature, sans réponse. Elle ne savait pas si c'était bon ou mauvais signe. Elle avait rendez-vous le lendemain. C'était rapide mais elle allait passer une courte nuit.

Elle se rendit au bureau Crim', avec un mélange d'excitation et de peur de l'inconnu. Lorsque la secrétaire lui annonça qu'elle allait être reçue par le commissaire, elle pensa qu'elle allait être prise, pourtant, vu son entretien...

Lors de la deuxième entrevue, Célia avait très peu parlé. Zimmer l'avait briefée sur le personnel, les règles qu'il avait instaurées. Si elle voulait entrer dans l'équipe, elle devait les accepter sinon il était préférable qu'elle reparte dans son service initial et qu'elle ne revienne plus mettre les pieds ici. Elle lui serra la main qu'il avait tendue, scellant en quelque sorte un pacte tacite. Elle aurait aimé lui poser la question, pour quelle raison ? Mais en fait, l'important était qu'elle était prise. Son rêve s'était concrétisé.

Elle était surexcitée, elle avait réussi à être engagée dans le service le plus prestigieux de la police, hors Raid. Elle ne savait pas pourquoi le commissaire l'avait choisie parce que son entretien avait été une véritable catastrophe. Elle était super contente mais d'un autre côté, elle savait ce qu'elle quittait, elle avait un bon service et des coéquipiers sympas. Elle ne savait pas à quoi s'attendre dans le groupe Crim' et elle devrait prouver qu'elle avait tout autant sa place qu'eux.

Les premiers jours consistèrent en une présentation du service, des missions et de ses collègues. Célia observait et écoutait, beaucoup de collègues extérieurs voulant être prévenants lui racontaient diverses histoires sur le compte de Zimmer. Plusieurs rumeurs circulaient sur le commissaire. Certains racontaient qu'il avait connu ce genre de relation dans le service, qu'elle avait dû visiblement mal se terminer, d'autres racontaient qu'il était jaloux et

que cela avait détruit une affaire. D'autres encore disaient que Zimmer était un mystère à lui tout seul et qu'avec son caractère spécial, plus rien ne les étonnait. Et il y avait bien d'autres rumeurs, comme celles qui disaient que son bureau était sa maison, qu'il était agoraphobe, qu'il était alcoolique et gardait toujours une ou deux bouteilles d'alcool dans son bureau. Célia constata simplement qu'un bon nombre de personnes jalousaient Zimmer pour son poste et ses appuis. Mais malgré le tableau noir qu'on lui peignait, Célia l'appréciait de plus en plus.

L'équipe était composée du capitaine Etienne Kerslin, bras droit de Zimmer, du lieutenant Nicolas Vercoutre et du brigadier Yann Pitchek.

Ce dernier était relativement jeune, dans les trente/trente-cinq ans, passé par le garde dépôt dans le centre de Paris suite à sa scolarité catastrophique de gardien de la paix. Il était intéressé par le domaine judiciaire et avait passé dès qu'il était éligible au stage Police Judiciaire. Détecté par ce stage, il passa rapidement le bloc OPJ (Officier de Police Judiciaire) et depuis trois ans, il avait intégré cette prestigieuse brigade criminelle à Paris. Son intégration avait été facilitée par un gros coup de filet. Il avait été recruté de manière originale, il n'avait jamais postulé à ce poste. Mais il donnait régulièrement des bons tuyaux au service et il avait été repéré comme ça.

Dans un premier temps, il avait eu un rôle d'apprenti. Il faisait toutes les tâches les moins intéressantes, il était souvent en planque et avait des horaires avec une forte amplitude. Depuis à peine un an, il commençait à s'épanouir et il avait de moins en moins de tâches ennuyeuses. Sa période de stagiaire était finie bien qu'il savait que c'était le seul CEA (corps d'encadrement et d'application), il n'appartenait pas à la case « officiers » mais il était tout de même honoré de travailler pour ce service.

D'un père polonais et d'une mère française, il adorait faire croire qu'il était juif ou d'origine juive avec tous les préjugés associés (riches, radins...). Son père était décédé d'un arrêt cardiaque, il y avait quelques années. Il restait proche de sa mère,

c'était le seul fils qui était resté dans la capitale. Côté amour, c'était compliqué, c'était les « Feux de l'amour » avec son ex, pas simple de s'y retrouver. Lui-même s'y était perdu.

Il avait un profond respect pour le commissaire Zimmer, pour son parcours policier mais aussi pour son caractère. Il pouvait envoyer balader d'autres commissaires et directeurs. Il appréciait le capitaine Kerslin, il n'hésitait pas à l'aider ou à désigner un collègue. Il aimait bien le lieutenant Quentin Mercier mais celui-ci avait opté pour la mutation en province pour fuir ces horaires impossibles afin de sauver son mariage.

En revanche, il n'avait pas d'atomes crochus avec le lieutenant Vercoutre puisque celui-ci se sentait supérieur parce qu'il était officier. C'était un collègue, rien de plus.

L'arrivée de Keller dans l'équipe allait chambouler les codes mais ce n'était pas la première fois, il en était la preuve vivante. Zimmer aimait bien prendre à contre-pied les gens. Même s'il pensait, enfin c'était une des nombreuses rumeurs, que Zimmer était misogyne. En la choisissant, il avait mis fin à cette rumeur. Bien qu'il y avait encore quelques personnes qui lançaient que c'était seulement pour la voir échouer.

Le lieutenant Nicolas Vercoutre avait la trentaine, il se vantait d'être le plus jeune à être entré dans la brigade. Il en était fier mais son côté arrogant prenait le dessus. Célibataire et sans enfant, il profitait de la vie et s'amusait avec les femmes, pour lui, c'était comme un tableau de chasse. Il aimait les séduire et les mettre dans son lit. C'était un bon enquêteur mais il devenait de plus en plus incontrôlable. Lors des interrogatoires, il était nerveux et impulsif, il avait régulièrement recours à la violence. Zimmer l'avait couvert à maintes reprises mais il semblait sur la sellette.

Le capitaine Etienne Kerslin avait de l'expérience, du haut de ses quarante-six ans, il avait divorcé deux fois et avait un fils de dix sept ans qui s'appelait Martin. Il commençait à avoir des cheveux grisonnants sur les tempes. Quand il était de mauvaise humeur ou un peu bougon, la raison était soit son crétin de fils adolescent, soit

parce qu'il s'était pris la tête avec l'une de ses ex-femmes. Mais malgré ses soucis extra-professionnels, il arrivait à se détacher et ça ne perturbait pas son travail.

Il avait une allure sportive, il faisait de la boxe et il avait fait plusieurs combats de France lorsqu'il était plus jeune. Aujourd'hui, il ne faisait que taper dans le sac, un peu de musculation mais le poids des années se faisaient ressentir. Il avait quelques gouttières, notamment son genou et son épaule. Il avait passé le concours d'officier en interne, il l'avait réussi au bout de la deuxième fois. Puis, en sortie d'école, il avait choisi un service d'enquête et s'y plaisait. Depuis plusieurs années, il était dans ce service prestigieux. Bien qu'il n'arrivait pas à comprendre ce qui poussait les personnes à tuer, à agresser. En revanche, il aimait cette traque de la vérité, savoir pourquoi pour ensuite démasquer la personne.

Il se sentait bien dans ce service et il pouvait le dire, il avait vu Zimmer prendre ses fonctions au groupe « Crim » du 36. Et sans critiquer, ni vanter, Zimmer était le meilleur supérieur qu'il ait connu. Il était humain, sociable et il gérait la pression sans la faire rejaillir sur ses subalternes. Et ce qu'il aimait chez lui, c'était ses règles, complètement stupides mais complètement Zimmer. C'était avant tout son équipe, sa famille. Plus d'une fois, il avait couvert des situations un peu floues, un peu borderline, pas vraiment dans le respect du code de déontologie. Zimmer avait toujours couvert, dans la limite du raisonnable. Et il n'était pas du genre à remettre sur le tapis pour faire du chantage ou quoi que ce soit, pour lui, il fallait se serrer les coudes avant tout.

Kerslin espérait que Zimmer ne demande pas sa mutation ni qu'il termine dans un bureau placard. Il y avait plus de risque pour la deuxième option parce que malgré tout, Zimmer dérangeait. En même temps, il devait avoir des appuis hauts placés sinon ce serait déjà fait depuis belle lurette.

Quand Zimmer avait convoqué Kerslin dans son bureau, celui-ci avait été surpris. Il n'avait aucune grosse affaire en cours, ce

n'était pas un brief puisqu'il aurait convoqué le groupe. Enfin, il ne savait pas de quoi il en retournait.

Zimmer l'avait en fait convoqué pour lui expliquer la lourde tâche qui l'attendait : celle de veiller sur Célia Keller et être bienveillant avec elle. Il énuméra les capacités de Keller, tout comme les potentiels défauts, le passé de sa mère et il en vint au fait. Il connaissait sa mère et il reconnaissait qu'il avait longuement réfléchi avant de sélectionner son dossier.

Zimmer avait toute confiance en son bras droit, il pouvait se confier et rien n'allait transpirer. Au contraire, il le suspectait d'amplifier les rumeurs sur son compte. D'un autre côté, il aimait ça, toutes ces rumeurs.

Kerslin n'avait rien dit mais il était honoré de travailler avec la fille de Laëtitia Keller. Bien qu'il ne la connaisse pas personnellement, elle était en revanche bien connue dans le monde de la police. C'était il y a plus de vingt ans, c'était à ses débuts quand il était encore jeune et insouciant. Sa mort avait bouleversé la police. Il en avait été attristé alors qu'il ne la connaissait pas, il avait lui aussi dû faire son deuil, aussi étrange que cela puisse paraître. C'était ce jour-là qu'il avait pris conscience qu'il n'allait pas changer le monde.

Kerslin se mit souvent en binôme avec Célia Keller pour la former et l'intégrer à l'équipe. Elle était jeune, déterminée et motivée. L'insouciance de la jeunesse. Lui, ça faisait bien longtemps qu'il avait perdu sa motivation. Il avait compris qu'il n'allait pas changer le monde, ni le révolutionner. Bien sûr, comme tous les jeunes, il voulait arrêter tous les délinquants et criminels mais ça ne se passait pas comme dans les films où les gentils gagnent toujours. Les délinquants ressortaient avant même qu'ils aient pu finir de rédiger leur procédure. Il en avait marre de jouer aux assistantes sociales, de voir autant d'injustices. Il avait discuté avec un collègue des « bureaux » et il s'était intéressé à la procédure, à cette quête de vérité.

II

Groupe Crime

Alicia Fournier avait réuni ses amis, sa famille pour fêter sa réussite. Après six années d'études en médecine, elle s'était dirigée sur une voie très singulière : une spécialité de médecine légale et d'expertises médicales. Elle s'était régalée ; c'était très instructif. Elle venait d'acquérir le DESC (diplôme d'études spécialisées complémentaire comprenant quatre semestres).

Célia subissait parfois ces cours dont elle ne comprenait strictement rien, même le mandarin paraissait compréhensible à côté. Alicia étudiait la thanatologie générale, les aspects médicaux des agressions, les expertises médico-légales, la toxicologie, les aspects médicaux-légaux de la sexualité, la réparation du préjudice corporel, l'anatomopathologie médico-légale. Des termes spécifiques qui compressaient sérieusement les neurones de Célia, heureusement que c'était pour aider Alicia.

Lors du pot, Célia prit la parole en levant son verre :

– Je voulais faire un beau discours, je l'ai même préparé, mais on s'en fout. Alicia, depuis longtemps que je supporte tes révisions, enfin tu as réussi ! Je ne vais pas palabrer encore longtemps mais la seule chose que je dois dire c'est... Je suis fier de toi. À ta réussite !

La soirée se prolongeait avec cette douce joie. Alicia rejoignit sa cousine Célia qui semblait dans ses pensées, elle n'était pas à la fête.

– Tout va bien ?

– Oui, pourquoi ça irait mal ?, s'étonna Célia.

– Je t'en prie, pas à moi. Qu'est-ce qui te tracasse comme ça ? Une affaire ? Ce n'est pas parce qu'on est en train de fêter ma réussite que tu dois me rejeter comme ça. Je vois bien que tu n'es pas dans ton assiette. Qu'est-ce qu'il se passe ?

– T’inquiète, je... Je réfléchis trop. Pfff... C’est mon gros problème en ce moment. Gérer les enquêtes, les à-côtés... Mais ça va aller, c’est un mauvais passage...

– Non, non, non. Je connais cet air et ça ne me dit rien qui vaille. Ce n’est pas une affaire, ça, ça sent l’homme. Dis-moi ce qui te tracasse.

– Tu connais le règlement. Pas de relation entre coéquipiers. Mais depuis quelques temps, il y a un rapprochement qui s’est produit et je fais tout pour ne pas céder à la tentation mais c’est dur.

– C’est le beau gosse Vercoutre ?

– Oui, il est tellement mignon. Je sais que ce sera une relation sans lendemain mais si tu savais comme il me fait craquer.

– Mais si tu enfreins l’une de ces règles, tu peux dire ciao à tous les efforts que tu as faits pour arriver dans ce groupe, constata Alicia. Il y a quand même suffisamment d’hommes sur terre pour que tu ne choisisses pas le seul que tu ne peux pas avoir. J’avoue que tu aimes bien te compliquer la tâche. Bref, sache une chose, tu as fait des sacrifices et tu as voulu être dans ce service. Pose-toi la question sur les raisons qui t’ont poussée à être dans ce groupe criminel. Si tu penses qu’elles ne sont pas si importantes, vis ton histoire d’amour ou ta relation sans lendemain. Sinon je te conseille de mettre un terme à toute idée stupide qui pourrait te passer par la tête. Santé, cousine !

– Santé ! Mais ça n’empêche pas que je suis contente pour toi.

– Oui, je sais. Au fait, j’ai fait ma liste de choix d’affectation, en premier j’ai mis ton district. Je ne sais pas si ce sera validé mais je tenais à te le dire, fit-elle en partant.

– Oh, oh, oh, fit Célia en prenant le bras de sa cousine. Attends, j’ai bien entendu ce que tu viens de me dire. Pourquoi ? Tu veux commencer par les homicides ?

– Je ne savais pas comment te l’annoncer ni comment tu réagirais. Mais oui, je veux commencer par les homicides. C’est quand même plus divertissant que de délivrer des certificats de décès

parce que la personne est décédée de manière naturelle. C'est le service le plus intéressant.

– C'est vraiment ce que tu veux ? Les homicides sont effroyables, c'est un univers très particulier.

– Ah d'accord, toi tu as le droit mais moi, je n'ai pas le droit. Je te signale que je suis maintenant médecin légiste. Des cadavres, je vais en voir toute ma carrière ! Je pensais que ça te ferait plaisir qu'on travaille ensemble. Je me suis peut-être trompée...

– Alicia, attends. Je suis contente qu'on travaille ensemble, même si ce n'est pas sûr. J'espère que tu vas avoir ce service. Excuse-moi, je ne voulais pas être désobligeante. Je serais extrêmement fière mais attention, pas touche à mon équipe !

– Quoi ?! Mais il y a aucune règle concernant les légistes !

– Les légistes, non. Pas selon Zimmer mais selon moi, oui.

– Allez, viens nous rejoindre à la fête.

Célia alla se mélanger au groupe puis discuta avec Laura. Celle-ci était contente qu'elle rejoigne le groupe Crime, bien que ses principales enquêtes soient des homicides et donc la poursuite de tueurs. Malgré tout, elle pensait ce service un peu plus sécuritaire que la traque de braqueurs.

Au groupe Crime, la journée était finie. Zimmer avait pris sa journée, Pitchek était parti et Kerslin avait pris la tangente pour essayer de profiter de son fils Martin. Le métier ne lui permettait pas d'être souvent présent alors dès qu'il pouvait, Kerslin allait voir son fils.

Ce qui laissait Célia seule dans le bureau avec le lieutenant Vercoutre. Dans une tension très sensuelle, ils s'étaient rapprochés l'un de l'autre sans trop savoir comment. Elle lui murmura en résistant comme elle pouvait :

– Ce n'est pas raisonnable...

– Ça tombe bien, je n'ai pas envie d'être raisonnable.

Il l'embrassa, elle se laissa faire puis céda à la tentation. Elle posa ses mains sur ses hanches, passa sous le tee-shirt et remonta doucement, sentant ses abdos et ses côtes. Elle l'avait déjà vu torse nu et elle avait pris plaisir à observer son corps remarquablement bien dessiné et musclé. Il ne fallait pas qu'ils aillent plus loin et encore moins ici.

– T'inquiètes, il n'y a personne. Autant en profiter.

Il enleva alors son tee-shirt lorsqu'une sonnerie de téléphone sonna :

– On s'en fout. Laisse-le sonner, fit-il en l'embrassant. Je sais que tu en as envie, ne résiste pas, ça sert à quoi ? On s'en fout du règlement à la con de Zimmer.

Célia regardait l'écran de son portable, c'était Alicia et elle ne pouvait pas laisser cet appel en suspens. Elle prit son téléphone et décrocha rapidement. Pendant qu'elle essayait de répondre d'une voix normale pour que son interlocutrice ne se doute de rien, il l'embrassait dans le cou, sur l'épaule. Finalement, la conversation avec Alicia fut concise et rapide, pour une fois.

– Pas ici, si on nous voyait... remarqua Célia.

– Mais il n'y a personne... continua-t-il à l'embrasser de partout.

– Non, non, pas ici, fit-elle en le repoussant tendrement.

– Ok, comme tu veux. Viens chez moi.

Il l'emmena chez lui pour concrétiser cette tentation. Célia Keller était une magnifique femme, des fesses fermes et galbées, une poitrine pulpeuse et juste ce qu'il faut de courbes voluptueuses. Ils s'embrassèrent, ils s'enlacèrent. C'était intense. Vercoutre était un dieu. Ils avaient commencé sur le canapé dans le salon. Enfin, ils avaient pas mal bougé, allant du canapé à la cuisine, puis à la chambre. C'était sensuel et électrique, un désir physique.

Ayant un petit creux, Vercoutre passa une commande de pizza. Ils avaient faim.

– Tu vois, ça ne servait à rien de résister.

– Oui mais c'est quand même une belle connerie.

– Pourquoi ? Personne ne le saura. Donc on ne sera pas inquiétés, fit Nicolas.

– Ah, donc tu as peur de son règlement. Tu me rassures.

– Non, j'en n'ai pas peur. Tu sais, Zimmer est sur la fin. Il est proche de la retraite. Il s'assouplit, c'est tout. Il ne va pas nous virer. Ce sont juste des rumeurs.

Ils mangèrent la pizza aux alentours de vingt et une heures puis en guise de dessert, Nicolas l'embrassa un peu de partout, dans le cou, sur les épaules... puis ils finirent par passer la nuit ensemble. Ils allaient s'offrir un deuxième round.

Le lendemain matin lorsqu'elle se réveilla, elle sentit qu'elle n'aurait jamais dû céder à cette tentation, qu'elle avait fait une énorme erreur. Elle culpabilisait et repensait à la discussion avec Alicia, s'il en valait vraiment la peine. Totalement pour la soirée/nuit qu'elle venait de passer mais pour sa carrière, absolument pas. Elle s'était tellement démenée pour en arriver à ce groupe Crime que c'était stupide d'avoir cédé à la tentation.

Elle l'observa, allongé sur le dos, le drap au milieu du dos laissant dessiner ses muscles au niveau des épaules et des omoplates. Elle remonta légèrement le drap, à hauteur de ses aisselles ; les yeux grands ouverts, en pleine réflexion. De plus, elle ne ressentait aucun sentiment, c'était purement sexuel ; certes il était charmant, gentil, bel homme, mais il n'y avait aucune alchimie sentimentale. Elle n'aurait jamais dû céder... elle regretta même si elle avait apprécié...

Le petit déjeuner avait été fatal pour Nicolas. Il pensait flirter sur la vague amoureuse mais Célia avait mis les choses au clair. C'était purement sexuel, elle n'avait aucun sentiment pour lui et il ne fallait pas qu'il espère une relation durable avec elle.

Évidemment, il n'avait pas l'intention d'avoir une relation durable mais il avait dû mal à digérer d'être en quelque sorte un objet sexuel. Et surtout que ce soit lui, l'objet sexuel. D'habitude, c'était lui qui mettait un terme à ses relations.

Il était énervé et cela se ressentait sur son travail. Kerslin sentit qu'il s'était passé quelque chose mais il ne savait pas quoi exactement. Si Célia avait repoussé ses avances ou s'ils avaient couché ensemble et que Célia avait décidé de rompre. Zimmer avait repéré cette tension. Il avait convoqué Célia dans un premier temps pour savoir ce qu'il s'était passé. Kerslin lui conseilla de dire la vérité.

Au début, elle ne voulait rien dire pour protéger leur secret puis elle réfléchit et décida d'en assumer entièrement les conséquences. Elle avoua qu'elle avait cédé et que c'était entièrement de sa faute. Zimmer apprécia sa franchise et lui mit un avertissement.

Maintenant, il allait s'occuper du cas de Vercoutre. Il l'avait trop longtemps couvert et ce manquement au règlement était la goutte d'eau qui avait fait déborder le vase. Il allait devoir faire sa valise. Le commissaire avait convoqué le lieutenant Vercoutre pour préciser certaines choses :

– Je sais que vous et le lieutenant Keller..., fit-il sans en dire plus. Vous savez très bien que je ne tolère aucune relation entre les agents du même service et vous ne dérogez pas à la règle.

– Mais...

– Quoi ? Vous voulez vous trouver des excuses ? Je vais vous éviter du temps à me baratiner. Vous avez deux jours pour me présenter votre demande de changement de service. Je n'ai pas besoin de vous dire que si vous ne le faites pas, vous vous exposez à des ennuis. Vous savez de quoi je parle ?, lui fit-il d'un regard interrogateur. Je vous laisse une faveur en vous laissant le choix de votre nouvelle affectation. Je vous laisse le soin d'informer vos collègues. Ne me décevez pas. Vous pouvez disposer.

– C'est injuste, bredouilla-t-il.

– Pardon ? Injuste ? Je vous ai trop souvent couvert, vous avez dépassé les bornes régulièrement. Vous avez eu une histoire avec une de vos collègues et ça se ressent au travail. Sortez ! Sortez avant que je m'énerve !

Vercoutre partit du bureau, énervé par cette décision arbitraire mais aussi étonné, comment avait-il pu savoir ? Keller n'était-elle pas allée parler ? « Ce n'est pas son genre » se rassura-t-il. Parce que si elle avait avoué, la décision aurait été contre elle, Zimmer détestait les gens qui rapportent leur problème sans avoir pu essayer de les gérer. Il avait su, par quel moyen ? Il l'ignorait car lorsque ça s'était passé, rien n'était calculé et il n'y avait personne au service quand il l'avait embrassé.

Célia ne savait pas pour quelles raisons le commissaire Zimmer était autant protecteur avec elle. Elle n'appréciait pas ce favoritisme et à chaque fois qu'elle essayait de lui en parler, il bottait en touche ou il niait. Mais c'était elle qui devait partir du service, elle était la dernière arrivée. Elle devait en discuter avec Zimmer et elle avait même préparé sa lettre de changement de service. Elle n'en avait pas dormi de la nuit.

Le lendemain, Célia frappa à la porte du bureau du commissaire pour s'expliquer une nouvelle fois car elle trouvait ça injuste que ce soit le lieutenant Vercoutre qui parte.

– Bonjour, Keller. Que puis-je faire pour vous ?

– Je ne suis pas d'accord avec votre méthode. Je sais que vous ne tolérez aucune relation dans le service, c'est compréhensible mais c'était une erreur, un moment de faiblesse de ma part, j'ai cédé et je n'aurais pas dû. C'est moi qui devrais partir, je suis la dernière arrivée dans ce service et je trouve légitime, bien que regrettable, que ce soit moi qui change de service. Alors, je vous fais parvenir mon rapport pour changer de service, fit-elle en lui tendant le document.

– Bien.

Il prit le temps de lire, seulement par curiosité, savoir quel service elle avait demandé. Elle avait opté pour un service d'enquête très rude, les Mineurs, un service épuisant nerveusement mais cela montrait aussi son ambition. Elle savait que c'était un service difficile, le fait de le demander prouvait sa détermination.

Puis sans rictus, il dirigea le rapport vers la broyeuse et appuya sur le bouton. Le document fut déchiqueté en plusieurs morceaux en seulement quelques secondes. Célia ne put réagir et ne comprenait rien, hébétée, bafouillant quelques mots incompréhensibles.

– Vous ne croyez quand même pas que j’allais accepter votre demande. Je suis le chef de ce service, ainsi je prends mes décisions. Quand vous serez à ma place, vous prendrez toutes vos libertés. Si vous êtes en désaccord avec mon fonctionnement, je vous laisse en référer à mes supérieurs.

– Pourquoi aurai-je le droit à un traitement de faveur ? Pour quelles raisons me prenez-vous sous votre aile ? Je n’ai pas besoin de vos services ou qu’on me protège.

– Je ne fais aucun traitement de faveur et mon comportement est le même envers tous ceux qui travaillent sous mes ordres. Je protège mon groupe, toutes les personnes de mon groupe. Avez-vous d’autres suggestions ?

– Non.

– Dans ce cas, sachez que ma porte est ouverte à n’importe quel moment et je suis réceptif sur n’importe quel problème, que ce soit le travail ou privé.

Keller s’en alla du bureau, elle appréciait ce commissaire, il était charismatique. Peu de personne le comprenait mais il avait toujours protégé ses hommes, quoi qu’il arrive. Célia discuta avec le capitaine Kerslin au sujet de la mutation de Vercoutre et du commissaire Zimmer. Elle en était responsable.

– Je ne discute pas les décisions de Zimmer. On connaît tous les règles. Il a joué, il a perdu. C’est comme pour les excès de vitesse. Tu peux jouer, rien ne te l’interdit mais tu sais ce que tu risques et si tu te fais choper, tant pis, tu savais. C’est regrettable pour lui parce que je suis sûr qu’il se plaisait au sein de ce groupe. Mais, en aucun cas, c’est de ta faute. Et puis, quand Zimmer a décidé, rien ni personne ne peut le faire changer d’avis.

– Mais pourquoi Nicolas ? Ça aurait dû être moi, je suis la dernière arrivée dans le service.

– Et pourquoi pas lui ? Je ne vois pas ce que tu cherches, tu devrais être contente de rester. Nico est certes un très bon enquêteur mais il a eu plusieurs rappels à l'ordre. Zimmer est quelqu'un d'indulgent et de compréhensif mais il ne faut pas trop tirer sur la corde. On peut être en désaccord avec lui, se disputer, il ne fera pas péter son galon et c'est pour cela qu'il est respecté et apprécié. Par contre, je te déconseille de te mettre en travers de son chemin. Il y en a qui ont essayé et ils ont eu des problèmes.

– Comment ça ? Dis-moi. J'arrive ici, je ne connais pas les histoires.

– On raconte que plusieurs collègues policiers ont voulu lui mettre des bâtons dans les roues en le dénonçant à l'Inspection ou à ses supérieurs...

– Et...

– Tous ont été mis au placard et ont eu quelques soucis avec l'IGS. Zimmer a été blanchi de toutes les accusations et à ce qu'on raconte, Zimmer n'a même pas eu le temps de se défendre ou de se justifier. Mais bon, il y a les rumeurs, ce qu'on raconte, ce qui est dans le dossier et la vérité. Personnellement, je me satisfais du rapport que j'ai avec Zimmer et je dirais presque que j'aime travailler avec lui et pour lui. Je n'ai jamais été embêté pendant les enquêtes et Dieu sait que j'en ai eu des compliquées mais il ne m'a jamais mis la pression ou fait ressentir que je devais trouver le coupable rapidement. On se met tout seul la pression. Quand la presse est sur le coup, quand l'affaire nous touche, quand la victime est un gosse. On n'a pas besoin de la hiérarchie pour avoir la pression et se bouger le cul. Après si tu n'es pas d'accord avec Zimmer, le mieux est de changer de service mais un boss comme lui, c'est rare.

– Ok. J'ai compris.

– Affaire close ?

– Affaire close, fit Célia.

Elle pensait avoir fait les frais d'un favoritisme mais selon son chef de groupe, il était comme ça avec tous les policiers

travaillant pour lui. Mais il y avait un accord tacite, si le policier transgressait cet accord, il devait faire ses bagages sans discuter. Elle était rassurée, déjà qu'elle devait prouver qu'elle avait sa place dans ce groupe alors si en plus de cela, elle devait essuyer les jalousies ou les rancœurs de ses coéquipiers, elle n'aurait pas pu supporter. Cette mise au point avec Kerslin lui avait permis de voir le soutien de l'équipe, lui qui s'entendait bien avec Nicolas.

À la sortie du vestiaire, Célia croisa Pitchek et il en profita pour lui montrer son soutien. Il reconnut qu'il n'appréciait pas Vercoutre et que Zimmer avait trouvé un prétexte pour le virer du groupe. Célia était rassurée, personne ne lui en voulait et ils en étaient presque à la remercier.

Zimmer détestait les recrutements mais paradoxalement il adorait les entretiens qu'il faisait passer. Il prenait un malin plaisir à les pousser dans leurs retranchements mais il y avait aussi un autre paramètre qui rentrait en compte : celui de composer avec son équipe actuelle. Même si individuellement ils étaient tous de bons éléments, il fallait qu'ils se côtoient, qu'ils s'adaptent au caractère de chacun. Il suffisait d'une seule personne, bien qu'elle soit irréprochable au niveau du travail, pour foutre en l'air l'équilibre d'une équipe entière. En tant que chef de service, il devait veiller au bon fonctionnement du service, c'était aussi pour ça qu'il avait fixé des règles internes. Après avoir viré le lieutenant Nicolas Vercoutre, il fallait trouver une autre personne, déjà qu'ils étaient en effectif réduit puisqu'idéalement, le groupe Crime devait comporter six à huit enquêteurs. Ils n'étaient que quatre, descendre en dessous n'était pas admissible.

Finalement, il avait opté pour le capitaine Florent Pérac, fraîchement gradé et ambitieux. Il avait prouvé à maintes reprises qu'il pouvait postuler au « 36 », maintenant à lui de prouver qu'il avait bien sa place.

Le capitaine Pérac avait fait sa carrière à Paris. Pourtant d'origine bretonne, il avait commencé par être responsable de la

BAC, puis enquêteur à la Sûreté Départementale avant d'en être le chef. Ensuite, il était passé en Police Judiciaire. Le « 36 » n'était que la suite logique dans sa progression de carrière. Il était marié depuis cinq ans et avait un enfant en bas âge. C'était le seul qui vivait dans une bulle, dans un cocon familial.

Keller était célibataire et son cocon familial s'était largement effrité, dû notamment à la mort brutale de sa mère mais aussi au suicide de son père. Kerslin, lui, était le plus vieux de l'équipe, quarante six ans, et avait essuyé deux divorces. Il était papa d'un adolescent de dix sept ans. Zimmer avait brieffé Pérac sur ses nouveaux coéquipiers, sur les règles internes. C'était à lui de s'adapter mais il devait apporter ses compétences.

Il venait de recruter deux personnes, pratiquement coup sur coup. Il avait rempli sa part de travail et espérait ne pas en refaire de sitôt et être tranquille pendant au moins deux-trois ans voire plus.

D'autant que la nouvelle organisation du service lui donnait plus de travail. En effet, il devait prendre connaissance des procédures des différents services tels que les stup, les mineurs, les mœurs, la BRB (le banditisme). Les différents chefs de service devaient être au courant des autres procédures.

En retour, Zimmer devait transmettre les informations concernant les enquêtes du groupe Crime. Il filtrait les données qu'il devait transmettre en guise de « transparence » et d'« efficacité interservice ».

Plusieurs semaines après l'arrivée de Keller et de Pérac dans le service, Zimmer convoqua une nouvelle fois le capitaine Kerslin. Cette fois-ci, il était moins surpris, il savait que la discussion allait tourner sur les deux nouveaux.

– Étienne, comment ça va ?

– Ça va. On commence à être à jour.

– Bien. Je ne vais pas passer par quatre chemins. Si je t'ai fait venir ici, c'est pour savoir comment les deux nouveaux se débrouillent.

– Je m'en suis douté. Ce sont deux bonnes recrues. Pérac est compétent, il sait où chercher et comment obtenir des informations. Il faut qu'il se remette un peu dans le bain, fini la paperasse de chef de service. Mais je pense qu'il s'y plaît, il s'est facilement intégré à l'équipe. C'est un bon gars.

Zimmer avait ouvert un placard d'archives pour en sortir une bouteille de whisky, du Jack Daniel's, et deux verres. Il fronça les sourcils, la bouteille était presque vide.

– Va falloir que j'en rachète. Oui, Pérac est bien, son passé dans son ancien service aide grandement. Je suis content que l'alchimie du groupe soit positive, fit-il en servant un verre à Kerslin.

– Oui mais tu n'es pas dupe, tu sais que le principal problème était Vercoutre. Je l'aimais bien mais qu'est-ce qu'il pouvait être con et énervant. Il avait pris la grosse tête parce qu'il était à la Crime, tu aurais dû le virer avant. Mais bon, sans motif, c'était compliqué. Et puis, déjà qu'on était en sous-effectif...

– Sans le faire exprès, on peut dire merci à Keller, ria-t-il.

– Oui, elle nous a enlevé une sacrée épine du pied, acquiesça Kerslin. Je l'aime bien cette petite. Je dirai presque que son seul défaut, c'est de vouloir être parfaite et elle se met un peu la pression. Elle est juste, elle a un sixième sens pour les interrogatoires. Y a même plus besoin de les faire craquer par la force, la douceur, ça suffit. Elle est investie, elle s'adapte. J'étais quand même un peu réticent à la venue d'une femme dans l'équipe, je te l'avoue. Mais elle a fait voler en éclat tous les doutes.

– Et comment ça se passe avec Pitchek ?

– Ils s'entendent bien. Franchement, on est bien, tout le monde s'entend bien avec tout le monde. Et pour te dire, s'il y a une bouffe qui se profile, je ne dirai pas non. Par contre, pour être souvent avec Keller, il y a quelque chose qui me chagrine.

– Ah bon, dis-moi...

– Elle se met la pression parce qu'elle est fille de et elle veut prouver qu'elle n'est pas dans ce service à cause de son nom mais grâce à ses capacités. Et pour avoir un peu discuté, parce que le sujet est délicat, c'est la mort de sa mère. Je ne sais pas, il y a quelque

chose qui ne va pas. Je ne veux pas la brusquer, je ne sais pas de quoi il en retourne mais c'est à propos de sa mère, il y a quelque chose d'inachevé.

– D'accord, j'essaierai d'être vigilant.

– Je l'aime bien. Tu sais, tu m'as dit de la prendre sous mon aile mais je l'aurai fait de mon propre chef. On a envie de la protéger même si c'est pratiquement l'inverse qui se passe. Elle est déterminée et elle n'a pas peur d'y aller. Un vrai mec, sourit-il. Ce n'est pas une question d'être misogyne, c'est juste que pour moi, une femme n'a pas à risquer sa vie. Je sais que les mentalités changent mais pour moi les femmes sont fragiles, sensibles, douces, délicates...

– Tu parles de tes ex-femmes, ironisa-t-il.

– Ouais, je me suis emballé. Je suis comme ça, je m'emporte. Enfin, en terme de collègues, sans te lancer des fleurs, tu as fait fort pour le recrutement, tu as vu juste.

– Oui, je sais, j'ai eu le bon feeling. Merci. Je n'aime pas recruter, j'aime juste faire passer les entretiens, c'est sûrement mon côté sadique, rigola-t-il. Ce serait top d'avoir une stabilité dans le groupe parce que recruter deux personnes en l'espace de quelques mois, c'est assez éprouvant, pour vous, comme pour moi. Il faut les intégrer, qu'ils s'adaptent à ce nouveau service. Ce n'est pas si simple.

Il convoqua ensuite le capitaine Florent Pérac pour savoir comment se passait son intégration au sein du groupe, s'il avait des soucis ou toute autre chose. Puis vint le tour de Célia. Elle se plaisait dans le service et le groupe était sympa. Elle hésita à lui parler de sa peur mais Zimmer insista pour savoir ce qui la tracassait.

– Je... Je sais que vous avez fait l'école d'officier avec ma mère et que vous vous entendiez bien. Est-ce que vous savez des choses sur ma mère ?

– Des choses ? C'est-à-dire ?, s'étonna-t-il.

– Connaissez-vous les véritables circonstances de sa mort ?

– Comment ça ?, fit-il intrigué.

– Non, laissez tomber. Je... Laissez tomber. Je voulais juste savoir si vous m'aviez recrutée pour mes qualités ou parce que vous connaissiez ma mère.

– Je connaissais très bien votre mère, effectivement. Mais sachez que si je vous ai prise, c'est uniquement pour vos qualités. Pour tout vous dire, je n'étais pas très enclin à recruter un personnel féminin. Et je dois reconnaître que votre nom m'a interpellé. On peut dire que votre mère m'a fait recruter un personnel féminin. Ensuite, c'est vous qui m'avez conquis. Votre dossier est impeccable. J'aurais eu tort de me passer de vos services. Je ne regrette pas du tout, vous apportez votre vision, votre méthode et l'équipe avait besoin de ça. Pour résumer, sachez que je ne vous ai pas recrutée parce que vous êtes la fille de Laëtitia. Vous avez votre place comme tout le monde. Et si vous avez besoin de discuter de votre mère ou d'autre chose, ma porte est grande ouverte.

– Merci.

Célia s'en alla du bureau. Zimmer était en pleine réflexion, Célia lui avait demandé s'il savait comment était réellement morte Laëtitia. C'était étrange. Pourquoi douterait-elle de ce qu'il s'était passé ? Elle avait été tuée par un trafiquant de drogue. C'était un règlement de compte. Il ne comprenait pas les raisons de ce doute.

III

Agathe L-M.

Agathe Leiva-Marcon était commandant divisionnaire de police, approchant dangereusement de la retraite du haut de ses cinquante-huit ans. Elle était revenue sur Paris pour garder un œil bienveillant sur Célia.

Agathe était une amie de Laëtitia, des sœurs d'arme en quelque sorte. Elles n'étaient pas seulement des amies de promotion. Leur première rencontre avait eu lieu pendant leur scolarité de gardien de la paix en 2010, 221ème promotion, section 6 au Centre de Formation de la Police à Chassieu, près de Lyon. Après deux mois d'observation, elles étaient en binôme pour toutes les matières. Elles étaient restées en contact à la suite de leur sortie d'école puis elles s'étaient perdues de vue. Quelques années plus tard, elles s'étaient retrouvées en scolarité d'officier. C'était le destin. Depuis, elles ne s'étaient plus quittées. En école d'officier, leur bande s'était formée avec les deux beaux gosses de la section : Ziani et Zimmer. Plus d'une fois, Laëtitia avait flirté avec Ziani lors de soirées parfois bien arrosées mais selon Laëtitia, ce n'était pas allé plus loin. C'était la bonne époque. Et puis, l'école s'était finie, cérémonie en grande pompe avec le Ministre de l'Intérieur et leur affectation dans leur service respectif.

Puis les drames s'étaient enchaînés. Tout s'était effondré, tel un château de cartes. Cela avait commencé par le drame de Paris ; Laëtitia était infiltrée dans un groupe de braquage et s'était retrouvée au milieu d'un enlèvement d'un enfant de dix ans. L'opération d'extraction de l'enfant avait été un véritable fiasco et Laëtitia avait été grièvement blessée. L'enfant avait été dramatiquement tué.

Agathe s'était rendue plusieurs fois à l'hôpital quand elle était dans le coma, puis sa rééducation physique et à l'hôpital psychiatrique suite à ce traumatisme, à la mort de ce jeune garçon. Agathe ne lui avait jamais demandé le déroulement de cette opération tenue en échec. Elle avait appris la vérité, bien des années plus tard. En ren-

dant service à son amie, elle avait lu le dossier concernant cette affaire communément appelée « le Drame de Paris ».

Elles étaient soudées, presque inséparables. Mais malheureusement, Agathe avait rencontré à son tour quelques turbulences. Tout d'abord, la mort de son mari avec qui elle vivait une véritable relation fusionnelle. C'était tellement fusionnel que Laëtitia en était presque jalouse. Son mari était parfait, attentionné, compréhensif, fidèle, amoureux alors que Laëtitia n'arrivait pas à avoir une relation qui dure. Et puis un jour, Agathe avait été sérieusement blessée au cours d'une intervention. Laëtitia l'avait prise sous son aile, l'avait coachée quand son moral était au plus bas. Elle s'en rappelait encore ; elles faisaient du sport et de la rééducation ensemble. Agathe se touchait régulièrement le flanc droit, là où elle avait encore la cicatrice. Pas mal de fois, elle aurait aimé abandonner et lâcher prise mais Laëtitia était toujours là pour lui tendre la main et la réconforter.

À chaque fois qu'il y avait des coups durs, elles étaient là, l'une pour l'autre. Elles avaient connu bien des drames.

Souvent, Agathe se remémorait toutes les bêtises qu'elles avaient faites en école de police, du cinéma dans la salle d'étude, des inondations dans le couloir des chambres, des jets de confettis pendant les douches, des soirées pizza organisées sur la terrasse de l'internat.

Elles s'étaient soutenues mutuellement. Mais elle n'avait pas su protéger Laëtitia quand elle lui avait demandé de l'aide alors elle se sentait redevable, elle devait veiller sur les enfants de son amie.

Théo était l'opposé de Célia, radicalement. L'absence d'une mère très tôt l'avait moins perturbé que Célia. Les deux n'avaient pas réagi de la même façon face à cette absence. Et le suicide de son père lorsqu'il avait dix neuf ans avait été l'élément déclencheur de sa crise d'adolescence. Il avait commencé par avoir de mauvaises fréquentations, à être fêtard puis à ne vivre pratiquement que la nuit... jusqu'à la drogue. Au début, il voulait tester la MDMA et il en était devenu

dépendant. Puis comme il fallait payer ses pilules et qu'il n'avait pas de rentrées d'argent, il avait dû se mettre à en vendre pour rembourser sa consommation. L'engrenage et la déchéance de la drogue.

Puis à un moment, il avait été enlevé pendant plusieurs jours. Au début, il ne comprenait pas puisque les ravisseurs ne voulaient pas sa came, ni son intermédiaire, ni son réseau. Ensuite, il y avait eu l'état de manque où son cerveau ne pouvait plus réfléchir. Il ne pensait qu'à insulter les ravisseurs et en même temps à les supplier pour avoir une dose. Une fois que le manque s'était estompé, Théo avait compris que les ravisseurs ne voulaient que son bien.

Il avait discuté longuement avec un de ses ravisseurs qui se faisait appeler Scary qui venait le voir régulièrement. C'est à ce moment là qu'il avait décidé d'arrêter ses conneries et de se remettre à étudier.

Maintenant, il s'était exilé en Suède, via ses études. Il avait trouvé du boulot, un logement puis sa copine. Il avait une situation stable et posée.

Cela avait été difficile pour Agathe de kidnapper Théo, de le voir dans cet état de manque mais c'était un mal pour un bien. Chacun réagit différemment à la même situation. Maintenant que Théo s'était stabilisé, le plus dur c'était Célia. Celle-ci avait dû hériter des caractères de sa mère et de son père. Têtue comme une mule, d'autres diraient coriace mais entêtée était bien le mot le plus juste. D'autant plus qu'elle voulait suivre les traces de ses parents et être officier de police. Là, Agathe ne pouvait plus faire grand chose, seulement prier pour qu'elle soit dans un service tranquille ou un bureau mais quand on est jeune, la priorité c'est le terrain, l'adrénaline, avoir encore l'utopie de mettre les méchants derrière les barreaux. Elle ne pouvait plus réellement la protéger mais au vu de son caractère et de son apprentissage dans les arts martiaux et le maniement d'arme, elle était rassurée.

Agathe connaissait beaucoup de policiers et elle pouvait garder ainsi un œil bienveillant sur Célia. Elle savait que Célia avait décidé d'enquêter sur la mort de ses parents, elle avait mis des micros un peu de partout grâce à Léo, un hacker qui connaissait lui aussi Laëtitia.

Agathe verrouillait tout, elle s'était fait avoir une fois et son amie en avait payé les conséquences en se faisant tuer.

Célia enquêtait sur ses parents puis au vu des différentes pistes qui ne menaient nulle part, elle s'était résolue à arrêter. Mais dès qu'il y avait une petite brèche qui pouvait raviver l'enquête, Célia s'engouffrait jusqu'à ce que ce soit une nouvelle impasse et donc une nouvelle déception.

Agathe savait pertinemment que l'enquête sur le décès de Laëtitia avait été faussée, étouffée. Célia enquêtait sur la version officielle de la mort de Laëtitia, bien évidemment qu'ils avaient bétonné l'histoire. Agathe avait la vraie version sur la mort de son amie et elle aurait préféré se contenter de la version « officielle » qui disait qu'elle avait été tuée par un trafiquant de drogue qui l'avait reconnue. Ce qui la gênait le plus, au final, c'étaient les dernières heures que son amie avait vécues. Elles étaient dans la souffrance, dans la torture et surtout la barbarie. Même encore aujourd'hui, après des années, Agathe était encore sous le choc, traumatisée.

Son amie avait été torturée, c'était inimaginable ce qu'elle avait pu subir. Elle aurait aimé échanger sa vie contre celle de son amie. Laëtitia avait laissé son mari et deux enfants, plus tous ses amis alors qu'elle, elle n'avait personne, pas d'attache. Ce n'était pas logique.

Cette mort si horrible avait rendu Agathe encore plus asociale, elle n'aimait pas les gens. Le fait de garder un œil sur les enfants de Laëtitia était son seul but dans la vie. Elle aurait pu être plus proche de Célia et de Théo mais ça ne s'était pas passé comme cela. Fabien, le mari de Laëtitia, l'avait rejetée. Elle s'en rappelait encore quand il avait découvert son existence. Laëtitia était encore vivante et il s'était imaginé que sa femme la trompait avec elle. Cela aurait pu être une situation cocasse et marrante après que la vérité ait éclaté mais il y avait trop de passif, de non-dits qui avaient terni la relation époux-épouse et la jalousie de Monsieur n'avait rien arrangé.

Agathe se demandait pour quelles raisons elle n'avait pas été présentée à son mari et vice versa. Elle ne doutait pas de leur amitié.

Bien au contraire, elle était persuadée que si Laëtitia avait dû choisir entre les deux, elle aurait gagné haut la main le duel. Ce qu'elles avaient vécu était indescriptible, des années d'amitié, elles étaient devenues sœurs, sœurs d'armes et de cœur.

Bien qu'Agathe n'ait jamais eu de secrets pour Laëtitia, l'inverse n'était pas vrai. Elle était tenue à l'écart de son mari Fabien, de ses deux enfants et de ses amis. Elle se demandait parfois si elles étaient vraiment amies mais dès lors qu'elle doutait, elle se remémorait que lorsque Laëtitia s'était sentie en danger, elle n'avait pas demandé de l'aide à ses amis, ni à son mari, elle lui avait demandé à elle.

Agathe s'en voulait. Elle avait demandé de l'aide et elle n'avait pas pu la protéger. Si elle avait su, elle aurait mis plus de moyens et Laëtitia n'aurait pas connu ce triste sort. Mais avec des si, on refait le monde.

À la mort de Laëtitia, Agathe avait eu plusieurs fois à l'esprit de se suicider puisque rien, ni personne ne la retenait dans ce monde. Cette idée l'avait traversée à cause d'un état mélancolique dû à une consommation forte d'alcool. Des apparitions de Laëtitia venaient la secouer et la remettre sur le bon chemin, lui reprochant violemment de se laisser aller.

Et puis, il y avait cette enquête étrangement menée. C'était son but de trouver ce qu'il s'était passé, elle ne lâcherait pas jusqu'à ce qu'elle sache. Sa mort était si atroce qu'elle était déterminée à mettre hors d'état de nuire tous les responsables de ce carnage, que ce soit l'exécutant, l'intermédiaire ou le commanditaire.

Elle s'était donné une autre mission, celle de protéger Célia et Théo et de garder un œil bienveillant sur Fabien. Celui-ci s'était suicidé, du moins c'était la thèse officielle. Mais en enquêtant de son côté, elle arriva à un résultat : c'était un homicide maquillé en suicide. C'était étrange. Pourtant, Fabien n'enquêtait pas sur la mort de sa femme bien qu'il savait ce qui s'était réellement passé.

Agathe n'avait pas réussi à soutirer des informations au policier de l'IGPN en charge de l'enquête. À force de l'espionner, elle avait fini par découvrir que celui-ci acceptait les pots de vin.

Scary avait dû s'occuper de lui mais elle n'avait rien trouvé dans sa comptabilité le reliant à une personne qui pouvait faire partie du « complot » sur le meurtre de Laëtitia.

Scary était un clin d'oeil à Laëtitia, c'était dans leur délire avec les films Scary Movie. Agathe remettait ce déguisement, noir, capuché avec la tête de Scary, un masque blanc longiligne. Scary opérait dans l'ombre, tel un ninja avec le côté justicier de Batman. Agathe était épaulée par Léo, un ami hacker de Laëtitia.

Agathe était tranquillement posée sur son canapé, la télé allumée sur une chaîne complètement dédiée aux informations. Elle regardait les images, elle n'entendait même pas le son, elle était dans un état second. Elle avait un verre de Whisky, c'était du Chivas Regal, ce n'était pas son favori mais il se buvait bien. Elle ne savait plus qui lui avait offert cette bouteille, ni pour quelle occasion mais elle le savourait.

Son amie lui manquait, cela faisait pratiquement dix-sept ans qu'elle avait été tuée. Elle repensait à elle puisque aujourd'hui, c'était son anniversaire, elle aurait eu cinquante sept ans. Elle se remémora les derniers moments qu'elle avait passés avec son amie. Elle lui avait demandé de l'aide, une protection. Agathe n'avait pas envisagé le pire. Elle avait mis son meilleur policier pour la protéger mais ne sachant pas le degré de dangerosité de la menace, Laëtitia avait été kidnappée et son protecteur avait disparu, puis celui-ci avait été retrouvé mort en pleine dérive dans le Rhône. Elle aurait dû mettre toute son équipe sur le coup. Elle regrettait terriblement.

Son amie avait été mutilée d'une manière horrible et elle en était morte. Elle ne pouvait pas imaginer la douleur, elle avait dû supplier son bourreau de la tuer. Elle avait été retrouvée au milieu d'une forêt, son cadavre posé contre un arbre. Dans un premier temps, aucune personne n'avait été à même de reconnaître la victime. On ne voyait même plus sa couleur de peau, le cadavre était ensanglanté et noirci. Agathe avait volé une copie de l'expertise médico-

légale. On lui avait enfoncé un tournevis dans les yeux puis les globes oculaires avaient été enlevés et mis dans l'une des poches de son pantalon. Elle avait diverses coupures plus ou moins profondes sur la totalité de son corps, elle avait des brûlures faites par un petit chalumeau et aussi dues à une surexposition d'électrochocs, elle avait des dents arrachées. Elle avait souffert le martyre. Quel type de personne pouvait faire endurer une telle torture ? C'était inhumain. Elle avait été retrouvée assise, calée contre un tronc d'arbre, elle avait un trou au niveau du sternum. Son cœur avait été sorti, il était posé dans ses mains comme une offrande. Il avait été déchiqueté par plusieurs coups de bec d'oiseau. Ceux-ci en avaient profité pour manger ce qu'ils pouvaient.

C'était digne d'un film d'épouvante sauf que ce n'était pas un film mais bel et bien la réalité. Son amie avait été torturée.

Mais ce soir-là, la dernière fois qu'elles s'étaient vues, Agathe avait vu dans son regard, non pas de la peur mais de la terreur. Elle savait que c'était la fin, qu'elle allait bientôt mourir. Mais savait-elle qu'elle allait finir ainsi ? Atrociement mutilée ?

Elle ne savait pas pour quelles raisons son amie avait subi de telles horreurs, ni par qui mais elle avait été rassurée quand elle avait vu les collègues DGSI de son amie en charge de l'enquête parce qu'elle était sûre qu'ils allaient remuer ciel et terre pour retrouver le barbare qui lui avait fait subir ça. Elle les avait suivis et avait vu le présumé coupable se faire tuer. Dans la presse, il avait été mentionné que le suspect avait tenté de fuir, or Agathe avait bien vu la scène, à aucun moment, le suspect ne s'était enfui.

Bien que ce ne fut absolument pas légal, le suspect avait eu ce qu'il méritait. Avec la justice française, il aurait eu tout au plus vingt ans de réclusion, et diverses remises de peine s'il se comportait bien en prison. Une cartouche de neuf millimètres avait suffi pour rendre justice à Laëtitia, pensa Agathe.

Agathe avait trouvé le comportement d'Angeli particulièrement louche. C'était lui qui avait tiré et il n'avait pas hésité un seul instant, surprenant même ses propres collègues autour. Agathe le détestait

profondément, elle était persuadée qu'il avait une part de responsabilité dans la mort de Laëtitia.

Trois jours après la mort de Laëtitia, Agathe avait reçu un colis, c'était son amie qui le lui avait envoyé. C'était son rapport d'enquête concernant le Drame de Paris. Laëtitia avait enquêté de son côté, elle voulait savoir pour quelles raisons cette mission avait été un véritable échec.

Il y avait ces rapports d'infiltrations, Agathe ne connaissait pas les tenants et les aboutissants du Drame de Paris. Elle n'en avait jamais discuté avec son amie, elle connaissait le résultat : un garçon de dix ans avait été tué au cours de l'assaut de la police et Laëtitia avait été grièvement blessée. Celle-ci ne s'en était jamais remise, elle avait vu l'exécution du garçon et elle n'avait rien pu faire l'en empêcher.

Agathe s'était plongée dans les différents rapports d'enquête. Tout avait commencé par l'infiltration de Laëtitia dans un groupe de braqueurs. Enfin, cela avait débuté par un braquage de bijouterie qui avait mal tourné, le gérant avait été tué, une course poursuite avait démarré et la police avait fait feu sur l'un des véhicules, blessant le pilote qui avait perdu le contrôle et avait fini sa course contre un mur. Les passagers avaient réussi à s'enfuir en prenant des directions opposées mais le pilote était resté sur place, blessé. Il avait été pris en charge et envoyé à l'hôpital. Interrogé, il s'était muré dans le silence. N'ayant aucun moyen de les identifier, ni de les arrêter, l'infiltration était la meilleure option. C'était là que Laëtitia était entrée en jeu. Elle devait apporter sa connaissance mais surtout son expérience avec la conduite rapide. Sa couverture était d'être une pilote chevronnée, se la jouant très souvent en solo mais qui était en manque cruel d'argent. C'était la petite histoire d'Anji, c'était son nom de couverture. C'était le chef de la bande des braqueurs qui était venu la recruter personnellement, un certain Jan Petrović. Elle avait passé près de quatre semaines auprès de cette bande de braqueurs, ils

avaient élaboré un plan pour braquer une bijouterie en plein centre ville.

Sauf que les plans avaient été bouleversés par la retenue d'un garçon de dix ans. Petrović ne voulait pas de ce garçon, il ne faisait pas dans l'enlèvement d'enfant. Lui, il était dans les braquages et sa spécialité était les bijouteries. Il avait une équipe, il savait ce qui avait de la valeur et il avait un bon réseau pour écouler la marchandise et en tirer le meilleur prix.

C'était son ami et bras droit, Viktor Ilić, qui avait enlevé le jeune garçon. Laëtitia n'avait pas saisi pour quelles raisons Ilić avait fait ça mais il avait réussi à persuader Petrović de garder le gosse en guise de moyen de pression. Elle n'avait pas compris ce qu'il voulait dire et surtout faire pression sur qui et pourquoi.

Agathe avait visionné les différentes vidéos de l'intervention, enfin de l'assaut de la police dans la planque des braqueurs. Après de violents échanges de tirs, les policiers de la BRI avaient progressé et se trouvèrent face à deux braqueurs, Ilić avait été tué et Petrović avait reçu plusieurs balles mais il était encore vivant. Quand la BRI était rentrée dans la pièce, le garçon et Laëtitia étaient déjà au sol. Un des policiers s'était approché, le garçon était manifestement mort alors qu'en revanche, Laëtitia était encore vivante. Elle avait les yeux ouverts et regardait l'enfant. Elle avait trois trous dans son tee-shirt, elle avait mis son gilet pare-balles mais elle était touchée au niveau du cou, elle saignait abondamment et perdit rapidement connaissance.

Laëtitia avait enquêté de son côté, puisqu'aux yeux de la justice, l'enquête était bouclée. Les responsables de l'enlèvement puis de la mort du garçon avaient été tués ou interpellés. Mais pour elle, l'enquête venait de commencer, elle avait l'intime conviction qu'il y avait une taupe.

Juste avant que les policiers donnent l'assaut, Petrović avait reçu un message lui disant que la police était sur place, prête à intervenir. Il avait fait passer le message à l'équipe afin de se préparer à l'affrontement.

Elle avait fouillé le passé de pratiquement tous les policiers qui étaient sur les lieux et plusieurs avaient retenu son attention. Dont notamment Fabien Keller, son mari. Mais aussi le commissaire Angéli qui était à l'époque stagiaire. Avec l'aide d'un hacker, Laëtitia avait débusqué la taupe, la personne qui était responsable de la mort du garçon et de l'échec de sa mission. Elle connaissait Angéli, Agathe ne savait pas comment mais elle le connaissait bien. À la fin de son dossier d'enquête, Laëtitia avait annoté sur un post-it : quel intérêt pour Angéli de saboter l'intervention ?

À ce moment-là, Agathe aurait aimé en discuter avec son amie mais un certain Léo l'avait contactée, il avait des renseignements complémentaires au colis qu'il avait envoyé quelques jours plus tôt. D'abord méfiante, Léo expliqua alors son travail avec Laëtitia et lui avoua qu'il avait obtenu la plupart des informations illégalement. Il lui dévoila aussi que Laëtitia avait en quelque sorte une double vie, sa vie d'enquêtrice à Lyon avec son mari et ses enfants et puis son autre vie, elle était agent à la DGSI, elle œuvrait pour la sécurité nationale intérieure à démanteler tous types de réseaux, de la traite des êtres humains au blanchiment d'argent, en passant par le trafic d'armes. Léo lui révéla que le commissaire divisionnaire Angéli était à la tête du groupe de la DGSI, coïncidence ou non, Laëtitia avait décidé de lui parler pour en savoir un peu plus, notamment sur les raisons qui l'avaient poussé à saboter l'intervention.

Agathe n'en revenait pas, son amie était en quelque sorte un agent secret, elle avait une multitude de questions à lui poser mais Laëtitia n'était plus là pour lui répondre. Depuis sa rencontre avec ce hacker, un mystère venait de s'élucider. Elle avait fait des recherches sur les policiers qui étaient en charge de l'enquête et elle ne comprenait pas ce regroupement de policiers venus des quatre coins de la France pour enquêter. Et le directeur d'enquête était le commissaire divisionnaire Angéli... Elle supposa alors que c'était l'équipe de la DGSI qui était en charge du meurtre de son amie et en fut rassurée, dans un sens. Elle était persuadée qu'ils allaient mettre les bouchées doubles pour débusquer le coupable et le remettre à la justice. Bien qu'elle

détesta Angéli, même si elle ne le connaissait pas, elle en savait suffisamment, il était la taupe du Drame de Paris et pour cela, elle le haïssait.

C'était grâce à Léo qu'elle avait eu le rapport d'enquête sur la mort de Laëtitia. Elle avait été choquée par le rapport du médecin légiste, tout comme Léo. Agathe ne savait pas pour quelles raisons les causes de sa mort avaient été changées ; de la torture à un règlement de compte, il y avait un fossé. Pourquoi la vérité était-elle cachée aux yeux de tous ?

Depuis qu'elle avait vu les différentes photos de son amie décédée et les conclusions du légiste, Agathe était triste pour son amie mais surtout, elle était enragée. Si elle avait pu tuer le responsable, elle l'aurait fait sans hésiter oubliant la loi et le code pénal.

Plusieurs semaines après la mort de son amie, Agathe s'était plongée dans l'univers du Drame de Paris et elle voulait comprendre pourquoi ce Petrović, un braqueur né, s'était converti dans l'enlèvement d'enfant et pourquoi ce Thomas Martino avait été kidnappé. Elle avait demandé au hacker de trouver un quelconque lien entre les braqueurs et Martino. Ilić avait ciblé ce petit garçon, il n'avait pas enlevé un gamin par pur hasard.

Léo avait trouvé un compte offshore non identifiable basé aux Bahamas avec une somme astronomique au nom de la mère du garçon, Anne Martino. Il ne savait pas ce que les Martino cachaient mais le kidnapping du petit Thomas était en quelque sort le jackpot. Agathe avait rendu visite à Anne Martino, la maman, celle-ci avait perdu son enfant au cours de l'opération de police, Agathe devait y aller en douceur si elle voulait obtenir des informations. Elle savait que ça n'allait pas faire revenir son amie Laëtitia mais elle voulait savoir pourquoi la bande de braqueurs avait changé ses plans du jour au lendemain et pourquoi ils avaient décidé d'enlever ce petit garçon en particulier.

D'abord méfiante, Anne s'était renfermée puis, lorsqu'Agathe s'était présentée comme l'amie de Laëtitia Keller, elle s'était effon-

drée en larmes. Agathe ne comprenait pas mais Anne en avait gros sur le cœur et s'en voulait de n'avoir rien dit à Keller. Elle était rongée par la culpabilité, par ce silence. Si Anne avait tout raconté à Laëtitia, peut-être que ça aurait pu l'aider à se reconstruire. Elle était venue la voir plusieurs fois et Anne avait vu son désarroi, elle se reprochait la mort de leur fils.

– J'ai failli lui dire plusieurs fois mais je n'ai pas pu... Je n'ai pas pu.

– Qu'est-ce que vous cachez, madame Martino ?

– S'il vous plaît, je vous dirai tout mais promettez moi de le garder pour vous. C'est du passé et mon mari n'est pas au courant. Et c'est très bien comme ça. Nous n'avons pas besoin d'une nouvelle épreuve à traverser.

– Racontez-moi. Vous avez besoin de vous libérer, ce poids vous pèse, ça se voit.

– Thomas n'était pas le fils de mon mari, je lui ai menti depuis tout ce temps.

– Qui est alors le père biologique ?

Anne avait alors observé un long silence, ça faisait beaucoup trop longtemps qu'elle gardait le secret. Elle n'en avait parlé à personne, elle ne s'était même pas confiée au psychologue qui l'avait suivi après la perte d'un enfant. Elle savait pour quelles raisons son fils avait été la cible de criminels.

– Je sais que vous détenez un compte offshore aux Bahamas et qu'il y a une grosse somme dessus. Si vous voulez que je me taise, racontez-moi.

– Il s'appelle Ivan Dragunov, je l'ai rencontré en Serbie bien qu'il était ukrainien. Il était recherché en Ukraine et s'était réfugié en Serbie. J'étais amoureuse et je l'ai fait venir en France. Mais il avait changé, enfin j'ai vu sa vraie nature. C'était un criminel et il avait ça dans le sang. Nous nous sommes quittés et j'ai appris que j'étais enceinte trois semaines plus tard. Je ne voulais pas qu'il le sache mais nous nous sommes revus sans le vouloir. Il m'a demandé des comptes, je n'ai pas pu lui mentir. Il était heureux, très heureux d'avoir un fils mais il savait qu'il ne pourrait pas le voir. Il était en

affaire avec de dangereux criminels. Il est venu une nouvelle fois me voir quand je promenais Thomas au parc quand il était petit. Il m'a donné ce compte pour que Thomas ne manque de rien. Ne dites rien à mon mari, il n'est au courant de rien. Déjà que nous avons traversé un drame, surmonté le deuil, la vie ne nous a pas épargné. Alors si vous pouvez éviter de tout lui dire...

– Cela restera entre nous. Soyez sans crainte.

À son retour, Agathe avait demandé à Léo de se renseigner sur cet Ivan Dragunov. Il était recherché dans plusieurs pays et par Interpol, il avait beaucoup de noms d'emprunt. C'était un trafiquant d'armes et aussi un tueur à gages réputé.

Sachant que Petrović et Ilić étaient serbes, ils s'étaient sûrement rencontrés là-bas. Mais comment savaient-ils que Thomas était le fils de Dragunov ? Qui les avait renseignés ? Ce n'était pas Anne et encore moins Dragunov. Une troisième personne était au courant et celle-ci avait renseigné les deux serbes. Et quel lien ceux-ci avaient-ils avec Dragunov ? Pourquoi s'en prendre à lui ?

Agathe avait décidé d'arrêter cette enquête, savoir que Dragunov était le père biologique de Thomas n'allait pas ramener Laëtitia. Agathe n'allait pas résoudre une affaire datant de 2017, presque quinze ans après. Et elle ne savait même pas si le drame de Paris avait un lien avec sa mort.

La DGSi venait manifestement de trouver le responsable, Agathe les avait suivis. Elle se devait de garder un œil sur l'enquête concernant la mort de son amie Laëtitia. Elle lui devait au moins ça. Elle fut témoin d'une scène de crime malgré elle. Angéli avait tiré sur ce type de sang froid, il était menotté et ne présentait aucune menace mais Angéli avait pressé la détente surprenant ses coéquipiers. Ils avaient maquillé la vérité, ils avaient annoncé à la presse et consigné sur rapport que l'individu avait réussi à se détacher, pris en otage un policier et qu'ils avaient dû l'abattre.

Dans ses délires alcoolisés, Agathe se remémorait le passé, entre regrets, culpabilité et rage. Elle aurait aimé que son amie soit

toujours vivante. Mais il fallait vivre dans le présent et se concentrer sur Célia. Elle allait lui donner du fil à retordre cette petite. Elle était policière et elle savait que c'était pour enquêter sur ses parents.

Agathe avait suivi l'évolution de Célia, notamment son changement de service à la Crim. Et Zimmer, resta-t-elle pensive. C'était un bel homme quand ils étaient à l'école d'officier. Par pure curiosité, elle chercha sur le net s'il n'y avait pas des articles de presse concernant la Crim et voir une photo du chef de service. Elle en trouva plusieurs dizaines, elle ouvrit la page la plus récente. Il était toujours bel homme. Elle devait rester concentrée, il fallait qu'elle le contacte pour pouvoir garder un œil sur Célia par son intermédiaire. Il fallait qu'elle reste focus mais en même temps, ils pourraient parler du passé et dévier sur Célia, comme ça, elle pouvait lui glisser d'être bienveillant avec elle en toute discrétion.

Elle ne savait pas trop comment l'aborder. Par mail, en l'appelant, en le croisant inopinément. Ce qu'elle savait, c'était qu'elle n'allait pas directement se rendre dans son bureau, elle devait éviter de croiser Célia pour ne pas qu'elle s'imagine être épiée.

IV

8 mars 2049

Zimmer lisait les derniers PV concernant un trafic de stupéfiants, il devait être au courant des affaires des autres services pour éviter des guéguerres inter-services. Mais personne n'était dupe. Tous les chefs de service ne transmettaient pas la totalité de leurs enquêtes, ils en gardaient sous le coude. Zimmer était contre cette transparence. Un peu oui mais la totalité, il ne fallait pas abuser non plus.

Son ordinateur venait d'émettre un son, cela l'extirpa de ses pensées. Il avait reçu un mail, sûrement une réunion ou des bêtises du genre. Il regardait très peu sa boîte mail, lorsque c'était important, on l'appelait ou on lui envoyait un courrier. Il en recevait beaucoup des mails, beaucoup d'inutiles, de la formation, des stages, des associations de police, des réunions auxquelles il n'allait jamais et des affaires nationales diffusées pour tenter de stimuler les troupes, enfin c'était ce qu'il pensait. Bref, rien qui pouvait l'intéresser.

Il ne savait pas pourquoi mais il décida tout de même de regarder ce mail, sans doute pour fuir cette lecture fastidieuse de PV et en profiter pour faire une pause. Il fut étonné de l'émetteur, c'était Agathe Leiva-Marcon. Il resta pensif un instant avant de double-cliquer et lire le mail. Elle venait aux nouvelles et voulait le rencontrer pour en discuter. Il était ébahi, il sourit bêtement, pourquoi souriait-il comme cela ? Il se dit que c'était peut-être le destin.

Il fut soudain nostalgique, il repensa à la bande Keller, Ziani, Leiva-Marcon et lui. Ils étaient jeunes et insoucians. La bonne époque quoi. Agathe voulait reprendre contact, c'était une bonne chose mais il espérait que Ziani n'allait pas être au rendez-vous. Auparavant, ils étaient amis mais ce n'était plus le cas. Et être dans la même pièce que ce fumier lui était insupportable. Il se ressaisit, il ne devait pas avoir de pensées envers cet enfoiré, il se demandait ce que faisait Agathe. Il fit quelques recherches et se rendit compte qu'elle était à la BRI, enfin dans les bureaux de la BRI, elle n'allait pas sur les interventions. Il fallait laisser ça aux jeunes. À cinquante-huit ans,

faire des galipettes sur le terrain, risquer sa vie sur chaque intervention c'était impossible. Zimmer était dans le même cas. Elle n'aimait pas ce service, enfin il n'aurait pas aimé diriger ce service. Savoir que, sur chaque intervention, ses gars risquaient leur vie... La criminelle, bien qu'il y ait quelques risques, en avait beaucoup moins que la BRI.

Ils s'étaient donnés rendez-vous dans un petit restaurant, c'était Zimmer qui avait choisi. Un petit restaurant sans flicaille, sans personne pour les guetter ou pour pouvoir balancer tous types de rumeurs. Il se fichait royalement des rumeurs mais pour des retrouvailles, il ne voulait pas de parasites. Il s'était mis sur son 31, il avait mis son jean préféré avec une chemisette blanche et une veste de costume. Il ne savait pas pourquoi il s'était apprêté comme pour un rencard. Peut-être parce qu'il allait manger avec une femme...

Il était venu en avance, pressé de la rencontrer, il ne savait pas pourquoi il était si enthousiaste de la revoir. Il reconnut Agathe avant même qu'elle n'entre dans le restaurant, elle n'avait guère changé, vieilli tout comme lui, enfin, il espérait ne pas trop avoir changé.

En entrant, Agathe observa l'intérieur pour savoir si Zimmer était déjà arrivé et avant qu'un serveur ne vienne la voir pour la renseigner, elle s'approcha de Zimmer. Ils se firent la bise et échangèrent quelques banalités sur leur vieillesse mutuelle.

– Ça me fait plaisir te voir, Sam.

– Moi aussi, je ne savais pas que tu étais à Paname.

– C'est relativement récent, j'étais dans une routine à Lyon, j'ai changé de service plusieurs fois. Et puis, Paris m'a toujours attirée, même si au début, je ne voulais pas y aller.

– Oui, faut aimer. Tu... Tu as de la famille ?

– Non, non. Je suis toujours célibataire, depuis un moment, et pas d'enfants. Et toi ?

– Pareil. À la maison, je n'ai que mon chien qui m'attend. Dis comme ça, c'est ennuyeux, sourit-il. Et ce n'est pas avec mes vieux os que je vais trouver une jeunette, plaisanta-t-il.

– Oh tu sais, parfois les jeunes aiment bien tout ce qui est mature.

Ils trinquèrent leur kir royal commandé quelque temps plus tôt. Zimmer s'était mis à plaisanter et à sourire, ça faisait longtemps que ça ne lui était pas arrivé. La connexion s'était rapidement faite pourtant ils ne s'étaient pas vus depuis plus de quinze ans. La dernière fois, c'était à l'enterrement de Laëtitia Keller. Il eut un petit pincement au cœur.

– Je... Je vais être un peu nostalgique mais je viens d'avoir une pensée pour Laëtitia. Ladernière fois que l'on s'est vus, c'était à son enterrement.

– C'est fort possible.

– En parlant de Laëtitia, devine qui j'ai dans mon équipe.

Agathe savait très bien qui il avait recruté mais elle devait feindre le contraire.

– Aucune idée. Cela a un rapport avec Laëtitia ?

– Oui, j'ai sa fille sous mon commandement.

– Non, sans rire ? Elle a les gênes de sa mère.

– Oh que oui, elle est douée, cette petite. Elle ressemble tellement à sa mère, si tu savais.

– Tu es un grand sentimental, fit-elle en caressant délicatement la main de Zimmer.

Agathe ne savait pas pourquoi elle venait de faire ça mais Zimmer ne la laissait pas indifférente. Une vraie gamine. Elle se sentit rouge comme une pivoine. Elle ne savait pas si elle devait retirer sa main et s'excuser ou ne rien dire et faire comme si rien ne s'était passé. Mais Zimmer n'avait rien dit, rien fait. Il avait plongé son regard dans les yeux d'Agathe, il essayait de calmer sa respiration et les palpitations venant de son cœur.

– J'ai toujours été sentimental, concéda-t-il.

– Ce n'est pas un reproche. Loin de là. Hum, racla-t-elle sa gorge. Pour en revenir à Célia, c'est bien son prénom ?

Il fit signe affirmativement de la tête.

– Je sais que je n'ai pas vraiment besoin de te le dire mais... Prends soin d'elle.

– Oui, c'est ce que je compte faire. La protéger. Je dois bien ça à sa mère.

Agathe n'avait même pas besoin de lui donner les directives, elle devait maintenir le contact pour que dès qu'il se passe quelque chose, elle soit mise au courant. Maintenir le contact allait sûrement être la chose la plus simple à faire. Elle ne pouvait pas l'expliquer mais elle était bien à ses côtés et s'il pouvait se passer quelque chose entre eux, elle ne dirait pas non. Loin de là. Elle n'avait qu'une vie et ce n'était pas à son âge qu'il fallait qu'elle regrette ses amourettes. Ils s'échangèrent des banalités et quelques mots tendres avant de se quitter. Zimmer retourna au travail, jovial, ce rendez-vous l'avait mis de bonne humeur.

À peine rentré dans son bureau, quelqu'un frappa timidement à sa porte, il se retourna prêt à râler, mais c'était Célia.

– Je peux vous parler un instant, fit-elle.

– Faites, fit-il en lui montrant la chaise devant lui.

– C'est personnel. C'est au sujet de ma mère. Étiez-vous proche d'elle ? Je sais que vous étiez de la même promotion, même école, même section, ça créé des liens, non ?

Il ne voulait pas ressasser le passé, il aurait aimé être plus présent. Mais sa timidité à l'époque avait fait qu'ils étaient simplement des amis. Il ne voulait pas en parler, sauf à Agathe, il n'y avait qu'elle qui pouvait le comprendre. Cependant, Célia était sa fille, elle voulait savoir, apprendre des choses sur sa mère, c'était tout à fait légitime.

– On était amis, dix-huit mois ensemble, pratiquement H24, ça crée forcément des liens, répondit-il. Voulez-vous un verre ? Je suis désolé, je n'ai que de la Tequila à vous proposer.

Célia ne savait pas si elle devait accepter, sachant qu'elle ne tenait pas très bien l'alcool, mais elle se laissa tenter. Par ailleurs, n'était-ce pas une stratégie de la faire boire pour éviter de répondre à ses questions ? Elle se méfia et garda une vigilance sur sa consommation d'alcool. Il se leva et ouvrit l'armoire pour en extraire deux verres et une bouteille de Tequila aux deux tiers vide. Sans un mot, il

versa le liquide transparent jusqu'à la moitié du verre puis fit la même chose pour lui.

– Avez-vous gardé contact avec ma mère, après ?, enchaîna Célia.

– Bien sûr, nous avons gardé contact, même après le drame de Paris.

– Elle vous a raconté ce qu'il s'était passé réellement ?

– Non. Elle gardait ça pour elle, elle le ruminait à l'intérieur. Vous savez, c'est dur de voir son amie pleine de vie, d'énergie, autant affaiblie. Je ne parle pas de ses blessures physiques mais celles qui sont là-dedans, fit-il en montrant du doigt sa tête. C'est le plus horrible. On s'est rendu à l'hôpital psychiatrique. Et même si on fait tout pour s'en sortir, ça reste gravé dans un coin de notre cerveau.

Célia remarqua qu'il avait dit « on s'est rendu », ce qui signifiait qu'il n'était pas tout seul.

Elle se demandait à qui le pronom « on » se rapportait, sûrement à ses deux acolytes : Ziani et Leiva-Marcon. Mais avant de se renseigner sur eux, elle voulait poser la question sur la mort de sa mère et son enquête. S'il était un ami de sa mère, il avait dû suivre l'enquête.

– Si vous étiez vraiment proches comme vous le dites, vous avez dû vous renseigner sur sa mort orchestrée d'une manière très étrange, n'est-ce pas ? Et cette enquête ne paraît-elle pas bâclée ? Ne trouvez-vous pas bizarre que la DGSI prenne en charge cette affaire ?

– Où voulez-vous en venir ? Je ne pense pas qu'un collègue, non, que plusieurs policiers bâclent une affaire aussi sensible que celle de votre mère. On est tous sur les dents, les nerfs à vif lorsqu'il s'agit de la mort d'un policier, et qui plus est un homicide. Qu'on soit sur l'affaire ou non, tout policier se sent concerné, impliqué, et ils auraient fait n'importe quoi pour aider les enquêteurs. Et qu'ils soient de la DGSI, de la Criminelle, de la PJ ou de je ne sais quoi, ils ont agi comme n'importe quel policier qui se retrouve face à cette situation. Ils ont agi dans la nécessité et non dans la vengeance. Parce

que le code de déontologie, le code pénal, la Cour Européenne ne peuvent rien contre l'affect, l'humain. Bien que je pense être un bon policier, exemplaire, intègre et impartial, je n'aurais pas pu garder mon sang froid et je l'aurais buté cet enculé. Je ne sais pas si c'était un prétexte mais je me réjouis que la personne qui a tué Laëtitia soit entre quatre planches. Pour certains idéalistes, il aurait dû aller jusqu'au procès, je trouve que ce n'est pas plus mal là où il est. Ce genre de personne n'éprouve aucun regret et peut en jouer devant les médias. Mais ce n'est que mon point de vue. Et il n'est pas très déontologique.

Il but une gorgée avant de rebondir.

– Ce jour-là, j'ai perdu une amie. Vous, vous avez perdu votre mère. Je ne peux pas ressentir ce que vous avez pu vivre. Mais je reste convaincu que les collègues n'ont pas bâclé l'enquête sur la mort de votre mère. C'est strictement impossible.

Il avait failli s'emporter, il ne savait pas pourquoi il avait réagi comme cela, peut-être parce que cette question l'avait dérangé, n'ayant prêté aucune attention sur le déroulement de l'enquête. Le principal pour lui était que le mis en cause avait été interpellé puis tué en état de légitime défense. Il but une gorgée pour cette réflexion si profonde.

– Je sais que vous êtes affectée par la mort de votre mère, continua-t-il, je ne souhaite pas minimiser. Avant de gérer le groupe, j'étais aux affaires criminelles, j'ai suivi pas mal d'affaires, les mises en cause, les proches des victimes. Je n'ai pas de mots pour vous reconforter mais si je peux faire quoi que ce soit pour vous aider... Je serai là. Vous enquêtez donc sur la mort de votre mère, je ne sais pas si vous avez raison ou non, tant que ça n'affecte pas le groupe. Je ne sais pas si vous allez trouver ce que vous cherchez mais je veux simplement être au courant... Vous êtes sous ma responsabilité, si on me demande de rendre des comptes, j'aimerais être informé afin de gérer correctement la situation.

– Merci, c'est gentil, je n'y manquerai pas, mentit-elle en se levant.

Elle gardait son enquête secrète, ce n'était pas pour tout dévoiler. Pourquoi demandait-il ça ? Avait-il quelque chose à cacher ? Voulait-il l'espionner ?

– Je connaissais bien votre mère. J'aurais aimé plus...

Il venait de se rendre compte de ce qu'il disait alors il s'arrêta net, il ne voulait pas étaler ses sentiments devant la fille de Laëtitia. Il ne savait pas pourquoi il était chamboulé, si c'était à cause de la rencontre avec Agathe ou si c'était à cause de l'alcool, pourtant il n'avait pas bu énormément, ou si c'était parce que Célia lui demandait des renseignements sur sa mère.

Célia voulait lui demander encore une chose mais elle ne savait pas si c'était le bon timing. Seulement, ça lui brûlait tellement les lèvres qu'elle ne put s'en empêcher.

– J'ai trouvé la photo de cérémonie des officiers, vous semblez former une belle équipe, quatre à bien vous entendre. Même avec tout ce temps, j'imagine que vous avez gardé contact avec eux, tout comme avec ma mère de son vivant.

Il fut surpris qu'elle aborde ce sujet. Laëtitia était morte, Ziani, il ne pouvait plus le voir et Agathe, après quinze ans, il venait de dîner avec elle.

– Effectivement, on a gardé contact un petit temps et puis... avec les mois, les années... Sans votre mère... Nous avons chacun tracé notre route, sans se donner de nouvelles. Pourquoi ?

– J'aurais bien aimé les rencontrer...

– Je ne sais pas si ce sera possible...

Célia fronça les sourcils, ils étaient de très bons amis en école d'officiers, selon Zimmer, ils avaient gardé contact jusqu'à la mort de sa mère et depuis, plus rien. Enfin, sa dernière phrase était tellement énigmatique, elle ne savait pas ce qu'il voulait dire. S'il ne voulait plus les revoir, si c'était impossible parce qu'ils avaient rompu totalement les liens ou s'il allait essayer...

En tout cas, elle avait pu vérifier une des rumeurs qui circulaient sur le compte de Zimmer. Le fait qu'il avait une réserve d'alcool dans une de ses armoires.

Elle avait fait une recherche sur les anciens officiers pour trouver la photo de cérémonie, elle avait remarqué trois personnes entourant sa mère qui semblaient s'apprécier. Elle avait noté ces noms sur le bloc-note de son téléphone portable : Zimmer, Ziani, Leiva-Marcon.

Elle se prépara un café, elle en buvait énormément et puis, si ça pouvait lui enlever le goût de la Tequila... Elle prit son mug dans ses mains, souffla sur le liquide pour le refroidir un peu puis en but plusieurs gorgées. La Tequila en cocktail ne la dérangeait pas mais pure, ce n'était que de l'alcool fort, un liquide qu'on sentait couler tout le long de l'œsophage.

Elle regarda par curiosité le trombinoscope de la police pour voir à quoi ressemblaient Ziani et Leiva-Marcon, trente ans après la cérémonie des officiers. Elle sourit. Ziani avait l'air d'un nationaliste corse. C'était certes un peu cliché mais, pour avoir été quelques semaines en vacances sur l'Ile de Beauté, il correspondait parfaitement au stéréotype : chauve, de petits yeux perçants, bronzé.

Ziani était commissaire à Paris, responsable du groupe de répression contre la criminalité, un service cousin à la Crim. Elle découvrit son historique, les divers services qu'il avait côtoyés. Il était divorcé puis remarié et avait deux enfants. C'était fou ce qu'on pouvait savoir sur les collègues, même si elle s'attendait en navigant sur des sources internes.

Elle fronça ensuite les sourcils lorsqu'elle vit la photo de Leiva-Marcon. Elle lui disait quelque chose, elle semblait déjà l'avoir croisée quelque part mais impossible de se souvenir où est-ce que c'était. Leiva-Marcon était commandante divisionnaire dans une unité d'intervention et était revenue sur Paris. Elle remarqua qu'elle avait muté à Paris six mois après qu'elle soit affectée sur Paname. Coïncidence ? Elle se sentait stupide de croire qu'il pouvait y avoir un lien entre son affectation et la mutation de Leiva-Marcon. Pourtant, elle commençait à s'imaginer toute sorte de choses et se persuadait petit à petit qu'il était préférable de la rencontrer.